PQ 2450
.T14
I55
Copy 1

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

2-0845
373

L'INDISCRET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PRIX : 4 fr.

L'INDISCRET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. E. THÉAULON,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, LE 25 AVRIL 1825, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, ET

Dédiée

A MESSIEURS LES ÉTUDIANS

DES ÉCOLES DE DROIT ET DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

PARIS.

CHEZ PERROTIN, ÉDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 278.

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1825.

PQ2450
.T14I55

399144
'31

IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

MVG 19 J42

A MM. LES ÉTUDIANS

DES ÉCOLES DE DROIT ET DE MÉDECINE

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

MESSIEURS,

Veuillez, je vous prie, accepter la dédicace de cette comédie; un parterre turbulent vous empêcha de l'entendre: j'espère que vous serez assez bons pour la lire. Comme vous formez la partie la plus éclairée du public de l'Odéon, je tiens beaucoup à vous prouver, messieurs, que le parterre s'est montré, à mon égard, sinon tout-à-fait injuste, du moins excessivement rigoureux.

Je regrette bien sincèrement que vous ne vous soyez pas trouvés à la seconde représentation de l'*Indiscret*. Le calme s'était rétabli dans le parterre; les vents étaient enchaînés; et ma frêle barque arriva fort heureusement dans le port. Si vous eussiez été présens ce jour-là, peut-être mon hommage ne vous paraîtrait pas aujourd'hui trop indigne de votre esprit et de vos lumières.

Et voyez, messieurs, comme le malheur me poursuit! Vous avez eu la bonté de revenir à la troisième représentation; et la tempête a grondé, plus terrible encore que la première fois. Je suis d'autant plus désolé de ce cruel événement, que si vous ne vous fussiez pas trouvés là, il m'eût été, peut-être, possible, en vous offrant ma Comédie, de vous faire croire que la cabale était pour

quelque chose dans le revers qui m'a frappé.

Quoi qu'il en soit, messieurs, je vous prie de vouloir bien accepter, en compensation du mérite qui manque sans doute à l'ouvrage que je vous dédie, l'assurance de la haute estime qui vous est due!

E. Théaulon.

PRÉFACE.

« La Rochefoucauld, ce moraliste profond des salons dorés et des boudoirs, a dit, dans ses maximes : *Un indiscret est une lettre décachetée que tout le monde peut lire.* Et cette pensée, aussi vraie que brillante, m'a fourni le sujet de ma comédie. Quant aux développemens que j'ai donnés à mon principal caractère, je les ai cherchés dans les circonstances de la vie, où l'indiscrétion peut avoir les résultats les plus funestes; et sur ce point, je me suis trouvé d'accord avec Laharpe, qui, dans sa critique de l'*Indiscret* de Voltaire, donne d'excellens conseils à ceux qui seraient tentés de mettre encore ce caractère à la scène. « L'*Indis-* » *cret*, dit Laharpe, joué en 1725, n'eut que six » représentations. Il ne fut repris qu'au bout de » quarante ans, et ne réussit pas davantage. L'in- » discrétion n'est, dans cette pièce, qu'une nuance » de la fatuité. Damis n'est indiscret que sur l'article » de la galanterie. Le sujet pouvait devenir plus » étendu et plus important, si l'auteur y eût fait » entrer tous les effets de cette malheureuse fai- » blesse d'un esprit qui ne peut rien cacher, rien » retenir (faiblesse qui a rendu plus d'une fois le

» talent même incapable d'affaires), et ce mélange
» de prétentions et d'étourderies qui fait que cer-
» tains hommes aiment mieux dire du mal d'eux-
» mêmes que de n'en rien dire du tout. »

« J'avais totalement oublié ce passage du *Cours de littérature*; un journal estimé l'a cité, à propos de ma comédie : il a servi à me convaincre entièrement que j'ai suivi la bonne route; et l'accueil que le parterre a fait à mon ouvrage, n'est pas de nature à me persuader le contraire. Voltaire a dit que le parterre de nos théâtres était un composé du singe, de l'âne, du perroquet et du serpent : je suis tenté de croire que la politique y a mis un peu du tigre.

» Un auteur tombé a toujours mauvaise grâce, quand il se plaint de la cabale; mais celle que l'esprit de parti a dirigée contre l'*Indiscret* était si évidente, qu'elle a frappé tous les yeux. Une comédie en cinq actes et en vers, dont on refuse d'entendre le second acte (tel mauvais que puisse être le premier), est une comédie qui a le droit de réclamer des juges; elle n'a vu que de bourreaux.

» Quelques personnes ont écrit que l'indiscrétion n'était qu'une nuance de caractère, et en cela peu susceptible d'être mise à la scène; c'est une grande erreur, à mon avis. L'indiscrétion est une des plus graves maladies de l'âme; c'est une véritable fièvre ardente, digne des soins particuliers

de Thalie, cette grande *guérisseuse* (comme l'appelle un comique anglais) des faiblesses humaines et des travers de la société.

» L'indiscrétion a fourni le sujet de plusieurs comédies. Je ne sais pas si le malheur les a poursuivies avec autant d'acharnement que la mienne; mais aucune n'est restée au théâtre, et même dans le souvenir des gens de goût. Quelques fanatiques parlent encore de l'*Indiscret* de Voltaire, qu'ils appellent un *diamant*. Ce diamant est bien mal taillé, car il ne brille guères! la première scène de ce chef d'œuvre anti-comique semble avoir été écrite par Gresset. Le style en est pur, élégant; et tout ce qu'il exprime est sage et raisonnable (ce qui n'arrive jamais à Voltaire dans ses tristes comédies); mais tout le reste de l'ouvrage est froid, musqué et prétentieux; on le disait écrit par Dorat. » . . . . . .

. . . . . .

L'auteur s'était engagé à fournir au libraire une préface de vingt à trente pages; une indisposition des plus sérieuses l'a forcé de suspendre son travail; et pour remplir l'engagement qu'il avait contracté, nous avons conçu l'idée de réunir ici quelques lettres écrites à M. Théaulon, au sujet de l'*Indiscret*. Ce mélange d'éloges et de critiques, ces différens jugemens, et jusques à ces complimens de condoléance que reçoivent les auteurs

après un revers éclatant, nous ont paru devoir former un contraste piquant et dramatique.

Des convenances faciles à apprécier, nous ont fait un devoir de supprimer les signatures de ces lettres; mais comme elles sont écrites par des littérateurs ou des personnages fort connus, leur nom ne saurait échapper à la sagacité du lecteur.

Nous commencerons par une lettre, dont on peut facilement reconnaître l'auteur à l'aménité de ses critiques et à la justesse de ses observations. Le mérite et les défauts de l'*Indiscret* nous paraissent parfaitement appréciés dans cet écrit.

Paris, le 25 août 1821.

Je vous renvoye, mon jeune ami, le manuscrit de l'*Indiscret*; et je vous répète ce que je vous en ai dit après la lecture. C'est un ouvrage fort remarquable, c'est une comédie qui restera; car l'indiscrétion sera de tous les temps. Peut-être votre ouvrage manque-t-il un peu de ces observations de mœurs, de cette satire du moment, qui assaisonne nos comédies modernes, et qu'on ne serait pas fâché de trouver, même dans une comédie de caractère; mais votre conception est d'un ordre à la fois si élevé et si comique, la marche de votre drame est si naturelle et si *claire*, qu'on peut bien pardonner à cette comédie tout ce qui lui manque, en faveur de tout ce qu'on y trouve. Voici néanmoins les observations que vous

m'aviez demandées ; je vais vous les faire dans l'ordre des personnages.

Le Duc. — Il est fâcheux que vous ayez eu l'idée d'en faire un ministre. Ce titre pompeux donne un peu de roideur à ce personnage, et sera cause que la censure vous imposera de grands sacrifices. Un seigneur de la cour, ami et parent de votre exilé, eût rempli le même but et n'eût pas offert les mêmes inconvéniens. Néanmoins, votre duc est une belle figure dramatique ; il s'exprime avec dignité ; son indignation a de l'éloquence, et sa bonhomie a toute la noblesse que le rang du personnage exige. Votre rôle sera très-bien dans les mains de Lafargue ; vous savez combien, dans l'*Artiste ambitieux*, il savait être comique, sans cesser d'être homme de cour. Il y a même ici un grand écueil à éviter ; c'est une transition trop brusque des sentimens élevés du ministre à ses emportemens contre l'indiscrétion des femmes ; son erreur qui est assez naturelle, surtout dans un homme distrait par les travaux les plus sérieux, a peut-être besoin d'être un peu plus motivée. J'appelle votre attention sur ce point ; quelques vers suffiront.

Le Comte. — Ce rôle est complètement nul ; il peut-être placé sur la même ligne que tous ces *pères* de la vieille comédie, qui viennent ordinai-

rement faire les dénoûmens; la seule différence, c'est que votre personnage du *comte* n'est là que pour établir l'intérêt de l'ouvrage; je sens que, dans la composition de votre drame, ce rôle ne pouvait guères être autre chose; mais notre scène moderne est plus exigeante sur ce point que le vieux théâtre; et peut-être fallait-il se contenter de parler du comte et de son retour, sans faire paraître ce personnage. Ce qu'il dit au quatrième acte, est parfait de sentiment.

Le Vicomte. — Charmant d'un bout à l'autre! c'est bien là l'indiscrétion d'un homme comme il faut, d'un jeune homme ardent, impétueux; et telle est la grâce que vous avez su répandre sur tout ce rôle, que le vicomte n'est pas odieux, même en compromettant les jours de son père. La scène où il fait paraître le proscrit aux yeux de son ami, est dramatique et théâtrale; cependant elle est dangereuse et peut-être trop prolongée: il faut y supprimer trente ou quarante vers. — Tout le succès de votre ouvrage est dans le rôle de l'*Indiscret;* mais il demanderait à être joué avec la pétulance de Firmin ou les grâces d'Armand. Ce personnage est de la famille du *Menteur* et de l'*Etourdi.*

Dolange. — C'est un très-mauvais rôle, et le personnage sacrifié de votre comédie; l'acteur n'adoucira ce qu'il a d'odieux et ne le rendra

supportable que par une grande noblesse de manières et de diction ; à qui le donnerez-vous à l'Odéon ?

Volmère. — Personnage un peu vague ; mais dont l'idée est heureuse et d'une observation vraie. En faisant l'*Indiscret*, il fallait bien prouver que l'indiscrétion est dangereuse, même quand l'*Indiscret* épanche ses secrets dans le sein d'un ami véritable. Volmère, en révélant le secret du vicomte à la femme qu'il aime, est dans une situation pareille à celle de Servilius dans la tragédie de *Manlius*. Par malheur, Amélie ne paraît pas ; et les noms des personnes absentes jettent toujours un peu de confusion au théâtre.

Le Baron. — Ce personnage sera vraisemblablement très-critiqué ; vous lui avez donné un travers qui me semble passé de mode. Les singes de philosophie ne sont pas rares de nos jours, je le sais : mais ils ne sont rien moins que risibles ; et leur philosophie toute politique est plutôt effrayante que divertissante. Ce qui fera passer le philosophe italien, c'est la situation vraiment comique ou vous l'avez placé. La scène du troisième acte est peut-être la scène la plus comique du théâtre moderne.

Gerbois. — Ce personnage a de la couleur ; mais il est difficile de se rendre bien compte de ce qu'il est. Est-ce un huissier de la chambre ? C'est

impossible, puisqu'il reçoit une bourse de l'*Indiscret*. — Est-ce un laquais? Encore moins, je présume, puisqu'il porte des rapports au ministre; ces deux vers, d'ailleurs :

« Vous êtes au ministre attaché, je l'espère?
— Non; je suis attaché, monsieur, au ministère. »

annonçent qu'il est quelque chose dans l'hôtel. Retranchez la bourse; et faites de Gerbois un huissier de la chambre, la première scène du vicomte y gagnera; cette scène fait l'exposition de la manière la plus heureuse; elle décèle la vocation comique. Mais si un Indiscret peut tout oublier dans cette fureur de parler qui le possède, il paraîtra bien plus vraisemblable au public que le vicomte prenne, pour confident, un homme en fonctions, qu'un domestique en livrée. La dernière scène de Gerbois est d'un vrai comique; j'y ai souligné deux rimes qui ne demandent qu'à s'entendre, mais qui ne s'entendent pas encore.

La Baronne. — Voici le rôle par excellence de votre pièce; c'est une idée qui me ravit; c'est une création nouvelle, comique et touchante tout à la fois. Cette sœur qui accepte les torts de son frère, et prend toutes ses indiscrétions sur son compte, doit plaire à un public français.

Clénie. — Son ingénuité est un peu vive dans quelques scènes; il faut une grande décence, et

beaucoup d'adresse de la part de l'actrice, pour sauver quelques mots, qui du reste sont très-spirituels.

Je n'aime pas

« C'était le souvenir ? — Non, c'était l'espérance ! »

C'est une pointe de vaudeville.

Voilà, mon jeune ami, mes observations sur les caractères de votre comédie. Quant à l'intrigue, elle est plus que suffisante pour faire ressortir le travers du vicomte; toutes les suites nécessaires de l'indiscrétion, la division, le déshonneur et les duels y sont amenés très-naturellement; et l'épreuve du cinquième acte qui finit le drame et recommence la comédie, est une idée ingénieuse et neuve. J'avais d'abord trouvé l'incident du bouquet, puéril et peu digne de la haute comédie; en y réfléchissant, je vois que cet enfantillage établit du premier trait l'âge du vicomte : c'est bien là l'imagination d'un jeune homme récemment sorti du collége.

Je ne vous dirai rien du style; vous savez ma façon de penser sur votre manière d'écrire. Tout ce qui sort de votre plume est presque toujours naturel; mais souvent vous donnez à vos idées comiques un *brillant* qu'elles ne doivent pas avoir.

Au résumé, votre comédie peut obtenir un succès éclatant; mais il faut vous attacher à bien

choisir vos acteurs ; sa véritable place est *aux Français*, le seul théâtre de France où l'on garde encore la tradition de la haute comédie. Par malheur, *aux Français*, vous n'aurez point l'excellent Lafargue (1).

Adieu, mon jeune ami, croyez aux sentimens, etc. ***.

Trois ou quatre mois après, M. Théaulon lut sa comédie au théâtre Français; elle y fut reçue avec empressement, et mise en répétition presqu'immédiatement. Mais l'acteur qui s'était chargé du personnage du ministre, ne trouvant pas ce rôle assez long, engagea l'auteur à *lui placer* une scène dans le troisième acte. Que peut-on refuser à un premier acteur ! L'ouvrage fut allongé de deux scènes ; il y gagna quelques vers brillans ; mais une situation très-dangereuse fut prolongée ; et, à la première représentation, les sifflets de la malveillance, qui avaient commencé dès le premier acte, furent en quelque sorte tout à-coup légitimés. A la seconde représentation, l'auteur retrancha les scènes sollicitées, et rien n'arrêta la marche de son ouvrage. Voici les seuls vers de cette heureuse coupure (pour parler le langage du théâtre), qui nous ont paru mériter d'être

(1) Cet estimable acteur est mort quelques jours avant la première représentation de l'*Indiscret*.

conservés. C'est le portrait de l'homme d'état, fait par le ministre lui-même.

Souvent notre pouvoir éblouit le vulgaire ;
Mais tout n'est point, hélas ! plaisir au ministère ;
Et si l'homme d'état trouve quelques douceurs
Dans l'éclat de son rang, dans de nobles faveurs ;
Que de privations imposent à son âme
Les soins impérieux que son titre réclame !
A peine, à sa famille, il peut dire en passant
Le plaisir qu'il éprouve, ou l'ennui qu'il ressent ;
Toujours rêveur, distrait, et n'entendant personne,
Ne songeant même pas aux caresses qu'il donne,
Privé de ses amis devenus exigeans,
Entouré d'envieux, flatté par des méchans,
Calomnié, trahi, forcé de se contraindre,
Doublement malheureux s'il n'a pas l'art de feindre,
A chaque heure du jour retrouvant un combat :
Voilà, mon digne ami, voilà l'homme d'état !
Son destin est affreux ; mais qu'il tombe en disgrâce,
Vingt rivaux s'offriront pour occuper sa place.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques lettres qui prouvent combien ont eu déjà à souffrir les pauvres auteurs dramatiques, avant d'arriver à ce jour si ardemment desiré (celui de la représentation), et qui souvent suffit pour détruire le fruit de tant de travaux et de tant de tribulations.

Ce 22 avril 1822.

Il y a de beaux rôles dans votre *Indiscret ;* mais vous conviendrez que ce n'est pas celui que vous

m'avez donné. Je l'accepterai cependant pour vous rendre service. Seulement je vous demanderai de vouloir bien m'ajouter quelques tirades sur les mœurs du moment; cela fait toujours de l'effet.

***

Ne serait-on pas tenté de croire que cette lettre a été écrite par le même acteur, qui priait un auteur de tragédie « de lui placer, dans une tirade, *plus de vers masculins* que de *vers féminins*, attendu que les consonnances sourdes se perdent dans le *vide!* »

Ce 22 avril 1822.

Si je n'avais que vingt ans, mon cher monsieur, c'est le rôle de l'*Indiscret* que j'aurais voulu jouer dans votre comédie. Je prendrai celui du ministre; mais il faut qu'à nous deux, nous en fassions quelque chose. J'ai, pour cela, d'excellentes idées.

***

Ce 22 avril 1822.

Ne comptez pas sur moi, monsieur, pour le rôle de Volmère, dans votre comédie. C'est le rôle de l'*Indiscret* qui pouvait seul me convenir. Je n'ai rien à dire, puisque c'est mon chef qui le joue; mais dispensez-moi de paraître dans la pièce.

***

Ce 25 avril 1822.

Il m'est impossible de jouer dans votre pièce; le rôle n'est pas de mon emploi. Celui du baron n'est pas un financier; il me revenait de droit. Mais je sais qu'on vous a circonvenu : votre pièce ne peut pas aller distribuée comme cela.

***

Ce 25 septembre 1824.

Je vous avertis qu'il y a complot contre votre pièce. M*** à qui vous avez donné votre rôle, (espérant être plutôt joué) est l'ami intime de M***, ce jeune auteur, qui nous fait de si jolis proverbes en cinq actes; et toutes les pièces qu'il apportera passeront avant les vôtres. Il n'y a qu'un moyen de salut pour vous : c'est de changer la distribution de vos rôles, et de suivre les conseils que je vous donnerai.

Nourrie dans le sérail, j'en connais les détours.

***

Depuis 1822, la comédie de l'*Indiscret* était retenue dans les cartons de la censure, lorsque l'auteur se décida à faire les changemens qui lui étaient demandés. Il remplaça le crime politique, pour lequel le comte avait été exilé, par une faute grave de discipline, qui entraînait aussi la

peine de mort, et qui, en compromettant la gloire de la marine française, rendait la position du comte plus difficile et plus dramatique. On ne conçoit guères pourquoi la commission de censure a rejeté de nouveau ce moyen, qui ne présentait aucune allusion politique, et ne retraçait qu'un crime de pure invention. L'auteur fut enfin obligé de substituer un duel aux deux premiers moyens qu'il avait imaginés, et l'intérêt de son drame dut naturellement s'affaiblir. Dans les mœurs que la civilisation nous a faites, un chef d'escadron tue en duel un lieutenant général, et en est quitte pour ne se pas montrer de quelques jours. Quelle crainte peut donc inspirer au théâtre la situation d'un vieillard qui vient d'expier, par dix ans d'exil, les tristes résultats d'un combat singulier ?

Dans la première version, le comte était entré dans une conspiration contre les droits du monarque ; mais ce crime n'était point raconté dans tous ses détails. Volmère se contentait de dire, au premier acte :

Nos malheurs
Ont été signalés par de grandes erreurs :
Le père du vicomte et celui d'Amélie
Ont payé de l'exil un moment de folie.
Mais l'horison s'épure, et sans doute . . . . . .

Et, dans l'acte suivant, le ministre disait au comte poursuivi par ses remords :

Le baron d'Almeville et le marquis d'Orbelle
Osèrent, comme vous, lever un front rebelle;
Le prince leur fit grâce, et tous deux aujourd'hui
Du prince et de ses droits sont le plus ferme appui.

Qu'est-ce donc qui peut avoir effrayé la censure, dans un exposé si simple et si rapide d'une faute sur laquelle dix ans avaient passé? Ce peu de vers suffisait pour donner, à la comédie de M. Théaulon, l'intérêt le plus puissant: les crimes politiques sont du moins une observation des mœurs du jour.

Lassé des retards que la comédie française mettait à reprendre les répétitions de l'*Indiscret*, depuis que la censure en avait autorisé la mise en scène, M. Théaulon se décida à rendre son ouvrage à l'Odéon, où le talent si remarquable de Perier lui faisait espérer que son premier rôle trouverait un brillant interprète. La pièce avait obtenu les plus honorables suffrages; le théâtre comptait sur un grand succès. Les amis de l'auteur se félicitaient de le voir enfin marcher dans une carrière plus digne que l'opéra-comique et le vaudeville, de son imagination créatrice et de ses vues élevées. Un malheur éclatant est venu ajourner toutes ces espérances. La chute ou le succès d'un ouvrage de théâtre est sans doute pour le monde un événement d'une bien petite importance; mais pour un homme de lettres, dont la

réputation n'est pas encore bien assise, la chute d'une comédie en cinq actes est un véritable revers de fortune ; et quels doivent être les regrets d'un auteur, si, par hasard, ce revers n'est pas mérité !

APRÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Ce 26.

Je vous ai cherché hier toute la soirée, mon cher auteur tombé, pour vous faire mon compliment de condoléance ; et je serais allé vous voir ce matin, si mon service ne m'eût retenu. Que ce revers ne vous décourage pas ! mais surtout ne mettez plus de ministres en scène, car si vous les peignez tels qu'ils sont, la censure les refusera ; et si vous les montrez tels qu'ils doivent être, c'est le public qui n'en voudra pas, sous le prétexte que le portrait n'est pas ressemblant. Ne croyez pas que ceci s'adresse plutôt aux ministres actuels qu'à ceux qui doivent les suivre : attaquer et dénigrer les gens qui sont en place, sera, de tout temps, la manie de ceux qui voudraient y être. Vous l'avez fort bien dit dans votre comédie :

« Aux traits de l'envieux le pouvoir est en butte.

Mais quand vous ajoutez :

« Et celui qui s'élève a dû prévoir sa chute. »

aviez-vous prévu la vôtre, mon cher ami ? Madame

la marquise de M* * * est furieuse contre vous, à cause des épigrammes que votre ministre récite sur les femmes. Elle assure que, depuis le ministre de C* * *, de brutale mémoire, on n'a pas vu un ministre aussi peu galant que le vôtre; je suis un peu de son avis.

Adieu, venez nous voir; nous vous consolerons. * * *

Ce 26.

Le malheur qui est arrivé hier soir à l'*Indiscret*, n'a point changé ma façon de penser sur cet ouvrage. Ce n'est pas vous qui vous êtes trompé, mon cher ami; c'est le public. Votre pièce est une véritable comédie qui se relevera, demain, *peut-être!* mais *sans doute*, quand d'autres succès vous auront donné assez de crédit au théâtre pour la faire reprendre.

Du courage! * * *

Ce 26.

Après votre *catastrophe* d'hier soir, ne vous attendez pas à revoir nos amis, de quelques jours. Je les ai rencontrés au foyer, après la représentation; et leur langage était tout à fait changé. *Ergaste* et *Damis* surtout n'iront pas vous visiter. Que pourraient-ils vous dire? Ils trouvent votre pièce détestable; et c'est à grand peine que j'ai pu leur arracher qu'*il y avait bien un peu de malveillance au parterre.* Ne les attendez donc

pas, car *Ergaste* et *Damis* comptent leur suffrage pour quelque chose ; et comme ils n'ont jamais su mentir à leur conscience littéraire, ils se croiraient perdus s'ils étaient forcés de faire quelques concessions à votre vanité froissée. Vous me direz que des amis véritables critiquent sévèrement un ouvrage avant qu'il soit livré au public ; mais que pour l'amitié délicate, un ouvrage tombé est toujours un chef-d'œuvre. Ces nuances de sentiment échappent malheureusement à beaucoup d'hommes : *Ergaste* et *Damis* sont de ce grand nombre. Votre ami, *Timante*, qui travaille dans un grand journal, se propose même de vous dire de dures vérités ; il prétend que la littérature serait perdue s'il trahissait sa façon de penser. Il trouve votre donnée fausse, c'est presque une preuve qu'elle est naturelle et vraie : non pas que *Timante* soit précisément un sot ; mais *Timante* a le jugement et le goût si faux en littérature, qu'en prenant le contraire de ce qu'il dit, on est toujours certain d'avoir la vérité. Quant à nos confrères, votre chute les a passablement réjouis ; et la physionomie de tous ceux que j'avais sous les yeux, m'a procuré un moment de plaisir. Le jour d'une première représentation, la comédie la plus amusante est dans la salle, les personnages les plus comiques ou les plus tragiques, ce sont les confrères de l'auteur joué : on les voit tour à tour

pâles d'applaudissemens ou rians de sifflets. Quelle anxiété ! que de craintes ! que d'espérances ! L'auteur, qui est sur la sellette, ne souffre pas davantage. La figure d'un confrère est, ce jour-là, un vrai thermomètre dramatique, où la liqueur rouge monte et descend, selon le froid et le chaud de l'ouvrage qu'on représente ; mais une particularité remarquable, c'est que le chaud l'a fait descendre, et que le froid la fait monter !

Maintenant, si vous voulez avoir mon opinion sur l'*Indiscret*, je vous dirai franchement que l'ouvrage mis en scène, comme il l'était, devait avoir cette destinée. Sans la cabale, on l'eût écouté sans doute ; mais il n'eût obtenu qu'un succès glacial : rien n'était ménagé ; rien n'était à sa place ; vos acteurs étaient mal costumés ; ils ne savaient pas leurs rôles ; ils manquaient leurs entrées ; un chef d'œuvre n'eût pas résisté ! Votre pièce, mon cher ami, n'est pas un chef-d'œuvre ; mais vous êtes dans la route de la bonne comédie. Je vous engage à la suivre : seulement ne passez plus par l'Odéon. Pour aller au Parnasse, c'est le chemin de l'école.

* * *

Ce 26 avril.

Mon cher ami,

Une intention malveillante s'est manifestée dès les premières scènes de ta pièce ; elle a toujours

été étouffée jusqu'au cinquième acte, où elle a éclaté plus hostilement; mais la contenance ferme des acteurs en a triomphé; et ton nom a été donné au public par Eric Bernard, qui a joué tout son rôle avec une diction et une tenue parfaites. Quelques coupures assez fortes sont indispensables. L'obstination du ministre à croire que c'est la sœur de l'*Indiscret* qui trahit les secrets, n'a pas paru motivée; il revient trop souvent sur le babil des femmes; plusieurs expressions un peu dures ont déplu; et je parle ici du public sain et impartial. Les trois provocations en duel, consécutives, ramènent peut-être trop souvent le même mouvement. La demoiselle (Anaïs) finit, je crois, sa première scène par cet hémistiche: *Mon amour pour les mœurs;* c'est du moins ce que j'ai cru entendre. Je t'engage à changer ces mots, et surtout à engager Anaïs à parler plus haut; on a beaucoup perdu de ce qu'elle disait. Les mots *philosophe* et *philosophie* reviennent peut-être trop souvent; mais, à quelques petites taches près, ton ouvrage est parfaitement écrit. Change l'hémistiche: *Dans le fond du marais*, qui est venu troubler l'ordre qui s'était rétabli.

La pièce a, selon moi, le défaut de manquer de gaîté, défaut inhérent à toutes les pièces où figureront un ministre et des personnes de cour. Le ton diplomatique repousse celui de l'abandon

et de la franchise ; mais ton ouvrage restera, et serait plus souvent sur l'affiche, s'il n'avait que trois actes. Au reste, les journaux vont fixer son avenir : tu peux toi-même lui en assurer un heureux, en faisant la guerre aux longueurs et aux mots ; et cette guerre faite pour après demain, rien ne doit troubler ton succès. Remercie Perier pour son jeu et son feu ; mais non pas pour sa mémoire et son costume.

* * *

26.

Je suis bien fâché de ce qui est arrivé hier à M. T***; mais je le serais bien davantage, si je ne connaissais son insouciance et sa philosophie. Vous êtes le *justum et tenacem*, dont parle votre *Indiscret*, d'après Horace ; et vous verriez, je crois, tomber toutes vos pièces sans pâlir... *Impavidum ferient ruinæ.*

* * *

Si vous voulez venir me voir demain, à dix heures, je vous indiquerai quelques coupures qui peuvent assurer le succès de votre pièce, à la seconde représentation. Dans cette mésaventure, il y a de votre faute, de la faute du public, et de celle des acteurs. Vous avez été trop négligent ; le public s'est montré trop injuste, et les acteurs ont été

trop distraits. Rien n'est encore désespéré, car le fond de votre pièce est comique. Si nous pouvons amadouer le public, et le décider petit à petit *à se laisser faire*, comme disait Gluk, votre pièce restera, et fera honneur au répertoire moderne. Je vous attends demain; et surtout n'allez pas oublier le manuscrit.

* * *

APRÈS LA TROISIÈME REPRÉSENTATION.

Le 28 avril 1825.

Mon cher monsieur,

Recevez l'expression bien vraie du profond chagrin que je ressens de ce que vous venez d'éprouver à l'Odéon. Martyr à la première représentation d'une cabale ostensible, votre comédie s'est relevée à la seconde épreuve, et vous avez succombé hier par des motifs tout à fait indépendans du mérite réel de votre ouvrage : certes, il est difficile d'être plus malheureux! Votre *Indiscret* n'est perdu, ni pour la scène, ni pour votre gloire; mais en attendant sa réhabilitation, vous n'en êtes pas moins victime d'un arrêt à la fois injuste et rigoureux. Maintenant, parlons de votre *Flatteur;* je désire le jouer. . . . . .

. . . . . .

Vous me direz peut-être : mais comment voulez-vous que je m'expose de nouveau devant un public comme le vôtre ? A cela je vous répondrai, mon cher monsieur, qu'à cette heure, vous ne pouvez pas juger sainement votre position. Par exemple, je mets en fait que, dans six semaines, vos antagonistes d'hier vous seront d'autant plus dévoués, qu'ils auront un tort à réparer envers vous.

Ne vous y trompez pas : la jeunesse de notre quartier est vive et prompte à s'enflammer ; mais elle est loyale et généreuse.

Consultez votre ami Desaugiers sur tout cela ; et répondez, de grâce, à votre tout dévoué.

***

Ce 28.

Je suis d'autant plus fâché, mon cher ami, du malheur qui est arrivé hier soir à votre *Indiscret*, que ce malheur est irréparable. Dans la position où vous êtes, les journalistes ne peuvent vous être assez dévoués pour casser un arrêt, dont la seconde représentation de votre pièce a prouvé l'injustice jusqu'à l'évidence. La plupart d'entre eux vous ont jugé d'ailleurs sur votre première représentation ; et bien peu d'hommes savent se défendre des préventions fâcheuses que leur inspire le bruit du sifflet. Quant à la saine partie du

public, que pourriez-vous en attendre? Le monde est aujourd'hui d'une indifférence trop grande en littérature, pour faire mettre sous ses yeux les pièces de votre procès. Dans l'agitation politique de la société, au moment où chacun cherche à se *caser* selon son ambition ou ses lumières, on a si peu de temps à donner aux lettres et aux beaux arts, que chacun aime à trouver son grand homme tout fait dans son journal, sans courir le risque de compromettre son goût et son jugement. Quelques vers qui résonnent de tout le vide de la pensée, sont les pièces à l'appui qui lui suffisent; et comme ce sont aujourd'hui les poètes qui donnent à dîner, celui-là est le plus digne de l'immortalité, qui fait le mieux vivre ses convives.

Les coteries d'ailleurs envahissent tout : elles tyrannisent les journaux; elles achètent les parterres; elles forcent les portes de l'académie; et madame Du * * * * fait à elle seule un ou deux hommes illustres par soirée.

Que faire à tout cela, mon cher ami? prendre patience, et attendre le moment où les lettres auront leur restauration comme la monarchie légitime.

* * *

Ce 28.

Conçois-tu une cabale pareille à celle-là, mon cher Emmanuel? oh! je suis furieuse! car excepté les épigrammes de ton ministre contre les femmes,

je trouve ta pièce charmante; et le succès de la seconde représentation avait réjoui le cœur de ta sœur; mais où donc as-tu pris, mon pauvre frère, tous les ennemis que tu avais hier dans le parterre de l'Odéon? De la loge des baignoires où tu nous avais placées, nous avons tout vu, tout entendu; et il est impossible que tous ces jeunes gens fussent sortis des écoles; ils seraient apparemment mieux élevés! il y en avait un surtout, de quinze ou seize ans tout au plus (oh! le méchant petit drôle!), figure-toi des cheveux du plus beau rouge.... et une physionomie d'une bêtise!... Pendant le quatrième acte de *Fiesque*, il s'est mis tout à coup à siffler; et l'un de ses camarades lui a dit fort gravement: « ce n'est pas cette pièce-là, imbécille! c'est l'autre. » Ce qui nous a beaucoup diverties, Elise et moi; mais, dès-lors, nous avons vu le sort qui attendait notre pauvre *Indiscret*. Dans notre malheur, je suis du moins fort contente que l'impatience de ces petits messieurs ait arrêté la pièce au second acte. On ne peut pas nier la cabale; et les gens raisonnables te rendront toute la justice que tu mérites. Quant aux ennemis qui te poursuivent, mon cher Emmanuel, il faut en prendre gaîment son parti, en te souvenant qu'il n'y a que les méchantes actions ou le mérite réel qui les donne. Or, comme, dans ce monde, tu n'as jamais fait de tort qu'à toi-même, les ennemis que

tu as, sont d'une espèce fort honorable pour toi. En attendant la résurrection de notre *Indiscret*, consolons-nous avec le succès du *Bénéficiaire*. Adieu, cher frère.

* * *

Ce 28.

J'ATTRIBUE le malheur qui est arrivé à votre ouvrage, mon cher monsieur Théaulon, au peu d'habitude que le public a de voir maintenant des comédies de caractère. Depuis long-temps, on ne lui en donne plus; et bien des gens, qui du reste vous estiment et vous aiment, ont jugé votre pièce comme une comédie de mœurs ou d'intrigue; et à ce titre, sans doute, les rouages que vous avez fait jouer, sont insuffisans: mais une comédie de caractère ne demande pas un drame si prononcé, et votre caractère de l'*Indiscret* est une pièce toute entière. A la seconde représentation, on avait mieux conçu vos intentions, mieux saisi votre donnée comique; et sans la brutalité du parterre à la troisième, votre comédie se serait, j'en suis sûr, insensiblement réhabilitée dans l'opinion publique.

* * *

Nous terminerons cette préface par une lettre de M. Théaulon, qui nous est adressée, au sujet des différens jugemens des journaux, sur l'*Indiscret*.

Ce 3 mai.

Je vous renvoye, mon cher C***, la collection de vos journaux. Je les ai lus dans l'intervalle d'une fièvre à l'autre, et je suis assez content de la manière dont l'*Indiscret* a été traité dans les deux camps. Quelques journalistes ont même parlé de ma pièce avec une douceur de critique, dont je conserverai long-temps une vive reconnaissance; d'autres dont j'attendais injures et mauvaise foi, m'ont fait grâce des injures, et je dois les remercier encore. En général, depuis quelques années, le journalisme a pris une allure plus loyale et plus française; et l'esprit de parti ne salit plus les colonnes de nos feuilles périodiques, de ces dégoûtantes personnalités qui ne prouvaient rien. Aujourd'hui, les hommes qui se livrent à l'utile profession d'éclairer leurs concitoyens, en défendant, contre le mauvais goût du siècle, les saines doctrines de la littérature, semblent mieux comprendre l'importance de leur mandat; et la plupart, aussi distingués par leur esprit que par les qualités du cœur, ont su faire, de l'état difficile de critique, un état justement considéré. — L'article du *journal des Débats*, dont vous me parlez, ne m'a point surpris; il était tout naturel que M. Duviquet ne comprît rien à ma comédie, et trouvât fort claire celle de l'*Héritage*; indépendamment

de son mérite personnel, M. Ménéchet * a le bonheur d'être près du *soleil*, et le *soleil* m'a laissé dans l'ombre.

M. Duviquet et moi, d'ailleurs, n'avons jamais pu nous entendre;

On aime sans raison, et sans raison. .....

Or, comme je ne l'aime guère, je trouve tout naturel qu'il ne m'aime pas. Ce n'est pas du reste que M. Duviquet soit un méchant homme; je me plais, au contraire, à rendre ici justice à la droiture de ses sentimens; mais il s'en va criant partout que je ne ferai jamais une pièce en cinq actes; et j'ai toujours poussé la vanité jusqu'à croire que l'*Artiste ambitieux* était, malgré ses nombreux défauts, la meilleure *comédie* de mœurs du répertoire moderne. Le moyen, après cela, de nous entendre!

J'ai lu aussi l'article du *masque de fer* (puisque j'y étais, j'ai voulu tout boire jusqu'à la lie). L'article de ce libelle de mauvaise compagnie est bien plus doux qu'on ne me l'avait fait espérer. Le faquin semi-lettré qui était chargé de me *travailler* (comme ils le disent dans leur argot), n'était pas ce jour-là, en verve d'insolence; il a pourtant trouvé une expression qui n'est pas trop mal : il m'appelle un *poète courtisan*. Vous qui me con-

(1) M. Ménéchet est lecteur du Roi.

naissez, mon cher C***, vous savez si j'ai jamais encouru la disgrâce d'un pareil titre. Depuis onze ans, j'ai constamment chanté, il est vrai, les vertus des princes adorés qui ont rendu le bonheur à la France; mais ce fut toujours de la ferveur de mon âme. Mon enthousiasme ne fut jamais de commande; et si l'on m'a vu une ou deux fois dans les anti-chambres des ministres, c'est que la perfidie et le malheur m'y avaient conduit.

T.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les coupures qui ont été faites dans le second et le troisième acte de l'*Indiscret* ont nécessité quelques vers de remplissage où se trouvent des répétitions. L'auteur, gravement indisposé, n'ayant pu voir les épreuves de cette première édition, ces vers ne pourront disparaître qu'à la seconde. En attendant, on a cru devoir en remplacer ici quelques-uns pour les représenations de la pièce dans les départemens.

ACTE II, Scène III.

Supprimer les huit premiers vers de cette scène, et leur substituer ceux-ci :

LE COMTE.

Heureux embrassemens, délicieuse ivresse !
Vous ranimez soudain ma débile vieillesse.
(*à ses enfans.*) (*au duc.*)
O ma fille... mon fils... O mon libérateur !
Je ne puis vous parler ; mais lisez dans mon cœur.
Après dix ans d'exil, que l'air de la patrie
Paraît suave et doux à mon ame flétrie !

LA BARONNE.

Vous n'aurez désormais que des jours fortunés.

LE COMTE.

Mes jours par les remords seront empoisonnés.

LE DUC.

Bannissez, etc., etc.

MÊME SCÈNE.

Page 33, vers 18.

Du comte, dans ce jour, j'espère avoir la grâce, etc.

Lisez :

Du comte, avant la nuit, j'espère avoir la grâce.

MÊME ACTE, SCÈNE VI.

Page 39, vers 16.

Je pourrai, chaque jour, lui parler de ma flamme,

Lisez :

Je pourrai, sans détours, etc.

P.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
LE DUC.	MM.	Eric Bernard.
LE COMTE.		Thénard.
LE VICOMTE.		Perier.
LE BARON.		Samson.
DOLANGE.		Provost.
VOLMÈRE.		F. Huart.
GERBOIS, Huissier de la Chambre.		Édouard.
LA BARONNE.	Mmes	Dutertre.
CÉLÉNIE.		Anaïs.

La Scène est à Paris, dans l'hôtel du Duc, et se passe en 1740 et 1840.

Cette comédie doit être jouée avec les mêmes costumes qui servent au *Dissipateur* et au *Misantrope.*

Nota. Messieurs les Acteurs des départemens qui joueront l'*Indiscret*, sont priés de vouloir bien lire attentivement les observations sur les caractères de cette comédie, qui font partie de la Préface.

L'INDISCRET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE, GERBOIS.

LE VICOMTE.

ANNONCEZ-MOI, mon cher, et point de vains discours.

GERBOIS.

Monseigneur dort encore.

LE VICOMTE.

Annoncez-moi toujours.
Mon nom est Soligny, vicomte d'Albeterre,
Parent de monseigneur du côté de ma mère;
Il doit avec plaisir me revoir aujourd'hui :
Laissez-moi donc bien vîte arriver jusqu'à lui.

GERBOIS.

De cet excès d'honneur, monsieur, je vous crois digne;
Mais on ne peut entrer, et telle est ma consigne.

De grâce! laissez-nous reposer un moment...
Les ministres, monsieur, dorment si rarement!

LE VICOMTE, *s'asseyant.*

Oh! s'il en est ainsi, je prendrai patience.

GERBOIS.

Dans une heure, au public nous donnons audience.

LE VICOMTE, *se levant vivement.*

Mais avant le public, un parent doit le voir.
Ah! si vous connaissiez jusqu'où va mon espoir;
Si vous saviez, mon cher, combien cette journée
Va peut-être pour moi changer la destinée;
S'il vous était permis!... Mais, dans quelques instans,
Vous pourrez prendre part au bonheur que j'attends;
Vous êtes au ministre attaché, je l'espère!

GERBOIS, *froidement.*

Non; je suis attaché, monsieur, au ministère.

LE VICOMTE.

En effet, chez le duc vous n'étiez point, je crois;
Et je vous vois ici pour la première fois.
Mais on peut avec vous parler en assurance,
(*lui frappant sur l'épaule.*)
Et vous avez d'abord gagné ma confiance.
Sachez donc, et surtout gardez-moi le secret;
(En affaires d'état, il faut être discret.)
Sachez que ma famille, à la cour oubliée,
Depuis plus de trente ans au duc est alliée,
Et que, dans le crédit du ministre, aujourd'hui,
Je suis sûr de trouver le plus brillant appui.

GERBOIS.

Monsieur!

LE VICOMTE.

Ce n'est pas tout : mon père est hors de France !
Et contre lui nos lois ont armé leur vengeance ;
Mais il est repentant ; et, dans cet heureux jour,
Mon parent le rendra sans doute à mon amour.
Quand j'appris que le duc entrait au ministère,
Une voix me dit là : tu vas revoir ton père.

GERBOIS.

Monsieur !

LE VICOMTE.

Ce n'est pas tout : un espoir enchanteur,
Sous ces lambris dorés, fait palpiter mon cœur.
La fille du ministre est aimable et jolie ;
Et j'ai passé trois mois auprès de Célénie,
Au fond de la Bretagne, au château d'Erlonval,
Riche propriété, bien patrimonial,
Que le duc acheta d'un ministre en disgrâce,
Et qu'il va maintenant payer avec sa place ;
Car le duc n'est pas riche ; et soit dit en deux mots :
Ce ministère-là lui vient bien à propos.

GERBOIS.

Monsieur !

LE VICOMTE.

Je vous parlais de sa charmante fille.
Sachez que j'ai l'espoir d'entrer dans la famille :
J'en suis déjà, c'est vrai ; mais, par un nœud plus doux !
De Célénie enfin je puis être l'époux.
Ce projet séduisant n'est encor qu'un mystère,
Et vous m'obligerez grandement de vous taire ;
Je vous ai confié tout ce que j'avais là...

GERBOIS, *à part.*

Qui, diable, à ce monsieur demandait tout cela?
A peine il nous arrive; et, sans nul stratagême,
Je connais ses secrets aussi bien que lui-même;
Ce ne sera jamais un grand homme d'état.

LE VICOMTE.

Dans cet immense hôtel, quel luxe! quel éclat!
Que ne suis-je ministre!

GERBOIS, *avec ironie.*

Oui, ce serait merveille;
Tous les secrets du jour seraient sus de la veille.

LE VICOMTE.

Pourquoi donc à ce rang ne parviendrais-je pas?
Un porte-feuille est-il un si grand embarras?
Pour faire un bon ministre, il ne faut qu'être affable,
Juste, bon, pénétrant, surtout impénétrable;
Ce sont-là mes vertus: qu'on me nomme... et demain
Les affaires du roi seront en bon chemin.

GERBOIS.

Sûrement.

LE VICOMTE.

Mais veuillez, à votre tour, de grâce,
M'instruire franchement de tout ce qui se passe.

GERBOIS.

Dans le royaume?

LE VICOMTE.

Et non! dans cet hôtel.

GERBOIS, *à lui-même.*

Fort bien.

LE VICOMTE.

Comment s'y porte-t-on ?

GERBOIS.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE VICOMTE.

Madame la duchesse est-elle encor souffrante?

GERBOIS.

Je l'ignore.

LE VICOMTE.

Et sa fille est toujours ravissante ?

GERBOIS.

Ce n'est point mon affaire.

LE VICOMTE.

En ce pompeux séjour,
Sans doute les plaisirs lui forment une cour.....
Et mille soupirans empressés de lui plaire.....

GERBOIS.

Ce qu'on fait au salon, n'est pas du ministère.

LE VICOMTE.

Et ma sœur ?

GERBOIS.

Votre sœur ! mais je n'ai point l'honneur...

LE VICOMTE.

Je ne vous ai pas dit que j'avais une sœur !
C'est une aimable femme, et d'un rare mérite.
Son époux est de Rome, et c'est là qu'elle habite.
Le Tibre a vu former ce nœud mal assorti;
Et je ne connais pas mon cher beau-frère en *i*.

On le dit très-jaloux, très-brutal : c'est dommage !
Car ma sœur est charmante, et, qui plus est, très-sage.
Cet hymen, j'en suis sûr, a coûté bien des pleurs ;
Ce n'est pas étonnant, ma sœur aimait ailleurs.
Mais mon père ordonnait : et cette sœur si chère
Immola son amour aux désirs de mon père.
Aujourd'hui que le sort vient, à notre parent,
D'assigner dans l'état son véritable rang,
D'un père infortuné, qu'un long exil menace,
Elle accourt sans retard solliciter la grâce.
Quelle âme ! son jaloux l'a suivie à Paris ;
Tant mieux : car c'est ici qu'on fait les bons maris.
A Nevers où j'étais, par un très-prompt message,
Elle m'a fait savoir le but de son voyage ;
Et j'arrive, tout fier de mon nouveau destin,
Pour seconder ma sœur dans un si beau dessein.

GERBOIS.

Cela me fait plaisir, monsieur, je vous l'assure.

LE VICOMTE.

Le duc est en faveur ; la réussite est sûre.
Mais dans ce vaste hôtel, où je me plairai bien,
Vous devez avoir vu.....

GERBOIS.

Je ne vois jamais rien.

LE VICOMTE.

Quoi ! n'apprendrai-je pas de vous si la baronne,
Si ma sœur....

GERBOIS.

Je n'apprends jamais rien à personne.

LE VICOMTE.

Cependant....

GERBOIS.

C'est en vain qu'on m'interrogerait :
Quand on sert un ministre, il faut être muet.
Et dans tous les états, même le plus vulgaire,
Le premier des talens est de savoir se taire.

LE VICOMTE.

Je pense comme vous ; c'est l'art de la faveur.
Vous venez de parler comme un homme d'honneur.

GERBOIS, *flatté.*

Je vais vous annoncer, monsieur, à l'instant même ;
Voici déjà quelqu'un.

(*Il sort.*)

LE VICOMTE, *regardant.*

Ma surprise est extrême !
C'est mon ami Dolange.

SCÈNE II.

DOLANGE, LE VICOMTE.

DOLANGE.

Eh quoi ! vous en ces lieux,
Soligny ? par ma foi, le hasard est heureux.

LE VICOMTE.

Embrassons-nous d'abord.

DOLANGE.

Quelle si grande affaire
Vous mène avec le jour, vicomte, au ministère ?

Au lever d'un ministre on ne vous vit jamais.

LE VICOMTE.

On m'y verra souvent, j'espère, désormais.
Le duc est mon parent.

DOLANGE.

Ma joie en est bien vive.
(*à part.*)
Ce n'est qu'à ces gens-là qu'un tel bonheur arrive.
(*lui prenant la main.*)
Nul ne méritait mieux cette faveur que toi !

LE VICOMTE.

Je connais, chevalier, ton amitié pour moi;
Et si, par mon crédit, je pouvais t'être utile...

DOLANGE, *à part.*

Un sot peut quelquefois servir un homme habile.

LE VICOMTE.

Mais tu n'as pas encor le cœur ambitieux;
Les intrigues d'amour te plaisent beaucoup mieux,
Et je te vois, rampant dans la route commune,
Préférer aux honneurs une bonne fortune;
Auprès de la beauté tu fus toujours heureux.

DOLANGE.

D'accord; mais je suis las, mon cher, d'être amoureux.
L'amour est maintenant d'une monotonie !...
C'est toujours, entre nous, même cérémonie.
On se cherche, on se trouve; et, sermens superflus !
Souvent un mois après on ne se connaît plus.
Des amans d'aujourd'hui voilà toute l'histoire :
Ils ne savent pas même avoir de la mémoire,

Et, rougissant pour eux, par indignation,
Je me suis mis en tête un peu d'ambition.
Le duc est ton parent, le hasard m'est propice;
Quand tu seras placé, tu me rendras service :
Car tu viens, j'en suis sûr, demander un emploi;
Et tu traites l'amour à peu près comme moi.

LE VICOMTE.

Non, vraiment; et l'amour enchante encor ma vie!
Sa faveur me prépare un sort digne d'envie;
Ah! si je me fiais à ta discrétion,
Je te raconterais..... j'aime avec passion.....
Une femme adorable, une beauté charmante,
Un ange....

DOLANGE.

C'est encor cette jeune Éliante.....

LE VICOMTE.

Quoi! tu sais?....

DOLANGE.

Qui là bas, tandis que son époux
Au barreau de Nevers plaidait pour un jaloux,
Près de toi....

LE VICOMTE, *surpris.*

Mais qui donc, osant la compromettre....

DOLANGE.

Tu me l'as fait savoir par ta dernière lettre.

LE VICOMTE.

En vérité!... le trait est fort original :
Je croyais ne l'avoir écrit qu'à Dorival.
Mais a-t-on des secrets pour un ami sincère?
La dame de Nevers a cessé de me plaire;

Elle était exigeante et j'ai rompu tout net :
Un objet plus charmant....

DOLANGE, *riant.*

Fort bien, on le connaît.
C'est Irma, cette douce et sensible ingénue,
Dont tout Nevers prônait l'aimable retenue,
Et qui daignait le soir sans bruit et sans éclat,
Loin de son vieux tuteur....

LE VICOMTE, *stupéfait.*

Quel horrible attentat!
Comment peux-tu savoir, sans une perfidie?...

DOLANGE.

J'ai lu dans le journal ta dernière élégie.

LE VICOMTE.

Ah! c'est vrai! j'ai trahi par hasard ce secret;
Et c'est la seule fois que je fus indiscret.
Je me reprocherai toujours cette imprudence;
J'ai compromis l'honneur, la vertu, l'innocence;
Mais ce n'est point Irma dont je te parle ici,
Celle qui m'aime...

DOLANGE.

Eh bien!

LE VICOMTE, *voyant entrer Célénie.*

Silence! la voici.

DOLANGE.

(*vivement.*) (*à part.*)
La fille du ministre!... Ah! cachons ma colère.

LE VICOMTE, *bas en riant.*

Remarque son bouquet, tu sauras le mystère.

SCÈNE III.

DOLANGE, CÉLÉNIE, LE VICOMTE.

CÉLÉNIE, *à la cantonnade avec gaîté.*

Oui; monsieur le ministre, à toute heure affairé,
Ne travaillez pas trop, ou je vous gronderai.
Qu'un père homme d'état est froid pour sa famille!
Il n'a jamais le temps de sourire à sa fille.
(*voyant le vicomte.*)
Bonjour, monsieur Dolange; ah! monsieur, vous voilà!
Qui pouvait espérer de vous rencontrer-là?
Votre sœur vous attend avec impatience....
(*à part.*)
Et moi... C'est singulier, je n'ai plus d'éloquence.

DOLANGE, *galamment.*

Vous charmez, tous les jours, par de nouveaux appas.

CÉLÉNIE.

Tout le monde le dit, mais je ne le crois pas.
(*au vicomte.*)
Pourquoi donc si long-temps vous être fait attendre?
Le ministre, monsieur, veut vous voir, vous entendre;
Vous êtes près de lui très-bien recommandé;
Et déjà plusieurs fois il vous a demandé.
Chacun, depuis dix jours, vous désire à la ronde.
Nevers est donc, monsieur, à l'autre bout du monde?

LE VICOMTE.

Ah! quel est le mortel qui ne serait jaloux
De franchir l'univers pour venir près de vous?

Mais de ce long retard la cause est respectable:
Le comte de Lorris, mon ami véritable,
Cache, dans son château gothique et retiré,
Un revers moins cuisant quand il est ignoré;
Et j'ai couru mêler à ses peines secrètes,
Mes consolations et mes larmes discrètes.

CÉLÉNIE, *riant.*

Oh ! nous savons, monsieur, que vous avez bon cœur.

DOLANGE.

L'aimable Célénie unit à la candeur
Ce malin enjoûment...

CÉLÉNIE, *fâchée.*

Moi, monsieur, je suis bonne;
Et je ne ris jamais aux dépens de personne.
(*au vicomte, avec entraînement.*)
Vous voilà donc enfin ! si vous pouviez savoir
Quel plaisir nous avons, monsieur, à vous revoir !
Au château d'Erlonval, et dans cette demeure,
Depuis l'été dernier, chaque jour, à toute heure,
On parle tant de vous, on en dit tant de bien,
Que mon père (et pourtant il ne dit presque rien,
Depuis qu'il est ministre), avec un doux sourire,
L'autre jour en passant, ici daigna nous dire:
« Mais c'est donc un phénix que mon jeune parent !
» Si le sort l'a doué d'un mérite aussi grand,
» Je le seconderai de toute ma puissance. »
— Monseigneur peut compter sur ma reconnaissance !
Répondis-je aussitôt; et je ne sais pourquoi
Ce mot les fit tous rire, ou de vous ou de moi...
J'en rougis quand j'y songe !... Il faut que je vous quitte;
A mon père, au ministre, allez rendre visite :

Il vous recevra bien; puis, vous viendrez là-bas
Voir ma mère... aujourd'hui je ne la quitte pas.

DOLANGE.

Déjà vous nous fuyez!

CÉLÉNIE, *avec une froide révérence.*

Pardon, monsieur Dolange,
Vous parliez à monsieur, et moi je vous dérange...

(*au vicomte, avec affection.*)

On va bien vîte aussi courir chez votre sœur;
Pourquoi d'un seul instant retarder son bonheur?

LE VICOMTE.

Ah! votre âme est toujours et si bonne et si pure!...

CÉLÉNIE.

Oh! je n'ai pas du tout changé, je vous l'assure:
J'ai, comme l'an dernier, mes caprices boudeurs;
Et j'ai toujours gardé mon amour pour les fleurs.

(*Elle prononce ce vers en rougissant, fait une profonde révérence à Dolange, et sort.*)

SCÈNE IV.

DOLANGE, LE VICOMTE.

DOLANGE, *à part.*

Je reste confondu!

LE VICOMTE.

Conçois-tu mon délire?

DOLANGE.

Fort bien; mais par ces fleurs qu'a-t-elle voulu dire?

LE VICOMTE.

Au château d'Erlonval, ce langage ingénu
Fut un signe d'amour entre nous convenu;
Nous trompons tous les yeux par ce doux stratagème :
Dire : j'aime les fleurs, c'est dire je vous aime!
Et, grâce à ce détour, il n'est point de jaloux,
D'argus, de surveillans, et d'importuns pour nous.

DOLANGE.

(*à part.*) (*haut.*)
J'enrage!... Mais comment cette intrigue piquante
A-t-elle commencé?

LE VICOMTE.

L'aventure est charmante!
C'est un roman divin que je vais te conter;
Sur ta discrétion je me plais à compter :
En chevalier français, l'honneur de Célénie,
Tu dois le concevoir, m'est plus cher que la vie;
Et si jamais... C'était vers la fin du printemps ;
La duchesse voulait me voir depuis long-temps,
Et je reçus un jour, au fond de la campagne,
Une invitation de me rendre en Bretagne.
Au château d'Erlonval soudain je me rendis :
Je ne vis point le duc; il était à Paris...
Mais je vis Célénie! A sa grâce touchante
Qui pourrait opposer une âme indifférente?
Je l'aimai, cher Dolange! et pendant trois grands mois,
Mon cœur fut sans audace et mon amour sans voix,
Pour ma belle s'entend! car, dans ma peine amère,
J'apprenais aux échos le nom de ma bergère.
Enfin, près de quitter le séjour d'Erlonval,
Je résolus de rompre un silence fatal ;

Et mon cœur, se créant de riantes excuses,
Confia son secret à la pudeur des muses.
Les vers font tout passer, et l'amour m'inspira
L'épître n'est pas longue, et, je crois, te plaira;
Par pure vanité, j'en ai gardé copie;
Et puisque nous voilà...

DOLANGE.

J'écoute.

LE VICOMTE, *lisant très-haut.*

A Célénie.

DOLANGE.

Mais parle donc plus bas, on peut...

SCÈNE V.

Les Mêmes, VOLMÈRE.

VOLMÈRE.

Vous à Paris,
Vicomte!

LE VICOMTE.

Eh! c'est Volmère, un de mes vrais amis;
Il entendra mes vers.

DOLANGE, *bas.*

Quoi! tu vas sans mystère...

LE VICOMTE.

Bon! je n'eus jamais rien de caché pour Volmère!
Il sait tous mes secrets.

DOLANGE, *avec contrainte.*

Puisqu'il en est ainsi...
(*à part.*)
Faisons nous violence, afin d'être éclairci.

LE VICOMTE.

Mon amitié pour lui ne doit pas te surprendre....
Pour Volmère ma sœur eut l'amour le plus tendre...

VOLMÈRE, *fâché.*

Vicomte!

LE VICOMTE.

Et si le sort ne servait à demi,
J'aurais un tendre frère où je n'ai qu'un ami.

VOLMÈRE.

Gardons sur le passé désormais le silence.

LE VICOMTE.

Écoutez donc mes vers.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, GERBOIS.

GERBOIS, *au vicomte.*

Monsieur, son excellence
Est visible pour vous.

LE VICOMTE.

Ah! je cours de ce pas....
(*revenant, à Dolange, et lui remettant les vers.*)
Tiens, tiens, lis mon épître, et tu me la rendras.
(*Il sort. Gerbois rentre.*)

SCÈNE VII.

DOLANGE, VOLMÈRE.

VOLMÈRE, *riant.*

Sa confiance est grande!

DOLANGE.

Ah! dites sa faiblesse;
C'est l'orgueil qui le guide!

VOLMÈRE.

Il a de la noblesse,
Et me paraît brillant même dans ses travers.

DOLANGE.

Oui, c'est comme un cristal, on voit tout à travers.
(*à part*).
Lisons, puisqu'il le veut; j'étouffe de colère.
(*Il lit tout bas.*)

VOLMÈRE.

Il paraît que ses vers n'ont point l'art de vous plaire.

DOLANGE, *lisant avec dédain.*

« Si votre cœur naïf approuve mon amour,
» D'une rose nouvelle (où je vois votre image)
» Ornez votre corset dès que viendra le jour;
» Cette fleur me dira : je reçois votre hommage,
» Et vous pouvez compter sur un tendre retour. »

(*Avec colère.*)

Et de telles fadeurs parlent aux cœurs des belles!

VOLMÈRE, *riant.*

Les poètes, mon cher, ont tout pouvoir sur elles.

DOLANGE.

Vous conviendrez du moins que ces vers sont mauvais.

VOLMÈRE, *riant.*

Ils seraient excellens, si vous les aviez faits.

DOLANGE.

Volmère!

VOLMÈRE.

Chevalier! parlons avec franchise :
Le vicomte indiscret jamais ne se déguise;
Et vous, pardonnez moi cet avis amical,
Vous vous déguisez trop.... et vous déguisez mal.

DOLANGE.

Quoi! vous soupçonneriez?...

VOLMÈRE.

Vous aimez Célénie.

DOLANGE.

Qui? moi?

VOLMÈRE.

Vous! elle est jeune, innocente, et jolie,
Fille d'un grand ministre, estimé par la cour;
Et votre ambition caresse votre amour...

DOLANGE.

Votre erreur....

VOLMÈRE.

Chevalier, il faut que je l'avoue!
La fortune vous place au plus haut de sa roue :
Votre noble naissance et vos biens assez grands
Vour permettent l'accès des plus illustres rangs.

Le duc avec orgueil peut vous donner sa fille;
Et vous faisant honneur, honorer sa famille.
Pourquoi donc nous cacher un si louable espoir?

DOLANGE.

Mais je ne cache rien, et vous seul croyez voir...

VOLMÈRE, *riant.*

J'en douterais encor, j'en fais l'aveu sincère,
Si les vers du vicomte avaient mieux su vous plaire;
Ces vers ne sont pas bons; mais vous l'avez jugé
Moins en vrai connaisseur qu'en rival outragé.
Et pour moi votre flamme ici n'est point douteuse.

DOLANGE, *s'emportant.*

L'amour n'avilit point une âme généreuse,
Et je pourrais enfin, vous laissant votre erreur,
D'un si doux sentiment me faire quelque honneur;
Mais à la vérité je dois un pur hommage;
Je me dois à moi-même un noble témoignage:
Mon respect pour le duc, ma vénération,
Sa bonté généreuse, un peu d'ambition....
Tels sont les seuls motifs dont mon âme est guidée,
Et vous m'obligerez d'adopter cette idée.

VOLMÈRE.

Il faudrait pour cela me convaincre.....

DOLANGE.

Mais vous,
Vous qui parlez, Volmère, en seriez-vous jaloux?
Et, conduit par l'espoir de plaire à Célénie,
Voyant en ma faveur l'étiquette bannie,
La crainte d'un rival.... Attendez, mais vraiment,
Chez le duc vous veniez jadis plus rarement;

Et depuis quelques jours... Oui, l'amour vous amène.

VOLMÈRE, *riant.*

Que, pour dissimuler, vous prenez de la peine !
Vous savez, chevalier, qu'à madame d'Holban
La plus tendre amitié m'unit depuis un an ;
Et que, pour mériter une faveur plus chère,
Je viens solliciter la grâce de son père.

DOLANGE, *avec surprise.*

Sa grâce !

VOLMÈRE.

Ignorez-vous sa faute et son malheur ?

DOLANGE.

Du père du vicomte il partagea l'erreur.

VOLMÈRE.

Oui, mais à chacun d'eux il faut rendre justice !
Le comte, malgré lui, se trouva son complice.
Lieutenans généraux, et des plus hauts honneurs
Tout prêts à recevoir les brillantes faveurs,
Ils se crurent blessés par une préférence
Qui trompait une longue et trop juste espérance ;
Et tous deux on les vit, par un oubli fatal,
Appeler en duel un noble maréchal.
Il pouvait refuser, il le devait peut-être !
Mais d'un guerrier, l'honneur est le guide et le maître ;
Et jamais un Français, avare de son sang,
N'a su mettre sa gloire à l'abri de son rang.
Celui-ci, de son grade oubliant l'avantage,
Et plus que son devoir consultant son courage,
Par un double combat voulut, calme et soumis,
Satisfaire l'honneur de ses deux ennemis.

Le comte se battit sans haine, sans furie ;
Mais d'un fer plus certain le père d'Amélie
Frappa ce digne chef, dont la mourante voix,
Voulut, en vain, pour eux faire taire nos lois.
Un arrêt solennel trompa son espérance ;
La mort les attendait.... ils avaient fui la France.
Dix ans sont écoulés depuis ce triste jour,
Et madame d'Holban, qu'on estime à la cour,
Implorant, par ma voix, la grâce de son père,
N'accordera sa main à mon amour sincère,
Que lorsque le vieillard jouira, près de nous,
Du soleil de la France et d'un destin plus doux.
Le duc est généreux ; sa puissance est certaine :
Vous concevez l'espoir qui dans ces lieux m'amène.

DOLANGE.

Si j'avais du crédit, croyez bien qu'aujourd'hui...
Mais on vient.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LE VICOMTE, *une lettre à la main.*

LE VICOMTE, *avec véhémence.*

Chers amis, comptez sur mon appui :
Le duc, demain, me donne une importante place ;
Et ce soir, de mon père il m'a promis la grâce.
A toutes ces faveurs que me fait le destin,
Charmante Célénie ! il manque votre main ;
Mais ce trésor ne peut m'échapper, je l'espère :
Je le ferai bientôt demander par mon père.

Adieu; je vais porter ce message à ma sœur,
Et faire à nos amis partager mon bonheur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DOLANGE, VOLMÈRE.

VOLMÈRE.

Ah! quel heureux espoir vient de luire à mon âme!
Oui, j'obtiendrai le prix de ma constante flamme.
Si, par un doux pardon, le comte est ramené,
Le père d'Amélie est aussi pardonné.
Je connais de la cour la justice infinie.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

DOLANGE, *seul.*

Hâtons-nous d'obtenir la main de Célénie.

(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Croyez-en, Soligny, les conseils d'une sœur;
Votre indiscrétion vous portera malheur.
Votre âme à s'épancher est toujours empressée,
Et vous ne savez pas garder une pensée.
J'espérais que le tems affaiblirait en vous
Ce travers, le plus grand, le plus fatal de tous;
Mais je vois que le monde et son brillant usage
Ont formé votre cœur, sans le rendre plus sage.

LE VICOMTE.

Et moi (sans vous fâcher), je vois, ma chère sœur,
Que vous avez gardé vos grands airs de censeur.
Je vous retrouve enfin, après cinq ans d'absence;
Je me livre au bonheur, qui pour moi recommence:
Et vous ne répondez à mes embrassemens
Que par de longs sermons et des raisonnemens.
J'épanche en votre sein mon âme toute entière:
Une sœur doit savoir les secrets de son frère.
Et, lorsqu'en remplissant ce devoir plein d'attrait,
Je me crois confiant, je ne suis qu'indiscret!

LA BARONNE.

Ah ! l'indiscrétion n'est pas la confiance :
Celle-ci des amis est toute la science.
Confier ses chagrins à des cœurs éprouvés,
Ce sont de vrais plaisirs par le sage approuvés.
Mais aller, sans raison, divulguer, à la ronde,
La crainte que l'on a, l'espoir où l'on se fonde,
Publier ses plaisirs, raconter ses revers,
Je vous le dis encor : c'est un lâche travers ;
Et l'indiscret enfin me présente l'image
De ces livres poudreux placés en étalage,
Dont chacun peut tourner les feuillets complaisans,
Et qui s'usent sans gloire au profit des passans.

LE VICOMTE.

Le portrait est flatteur, et je vous remercie.
Mais supposons enfin que j'ai cette manie,
Et que parler toujours est ma suprême loi,
Quel grand danger cela peut-il avoir en soi ?

LA BARONNE.

Quel danger, dites-vous ? la demande est nouvelle !
Et votre étourderie en tout point se révèle.
Pour s'estimer sans cesse, et pour se désirer,
Les hommes quelquefois ont besoin d'ignorer ;
De la société le mystère est la vie ;
Lui seul sait adoucir et la haine et l'envie.
Dans ce monde trompeur, où brillent tant d'appas,
La sagesse elle-même est sujette aux faux pas.
Chacun a ses erreurs ; mais l'indulgent mystère
Étend sur la faiblesse un voile tutélaire,
Relève un noble cœur par la honte abattu,
Et laisse au repentir les traits de la vertu.

Qu'un indiscret paraisse, et tout change de face :
Son langage flétrit, son silence menace;
Car son œil curieux semble chercher toujours
La victime que doit immoler son discours.
Il parle, et d'un seul mot déshonore les filles,
Sépare les époux, divise les familles,
Rompt l'hymen projeté, dénonce son voisin,
A deux rivaux ardens met l'épée à la main;
Et, dans l'essor fougueux d'un lâche caractère,
Trop heureux s'il épargne et sa sœur et sa mère!
Voilà, cher Soligny, votre inclination;
Et voilà les dangers de l'indiscrétion.
Je sais bien que votre âme, et généreuse et bonne,
Tout entière à l'honneur, ne veut nuire à personne;
Et vous jugeant par moi, j'aime à croire, entre nous,
Que les secrets d'autrui seront sacrés pour vous.
Mais un homme d'esprit doit encor savoir taire
Et tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il veut faire.
Tout l'art de parvenir est dans ce peu de mots;
Et trop parler enfin est le faible des sots....

LE VICOMTE, *avec grâce.*

Et des femmes, ma sœur; car vraiment si j'admire
Ce que votre prudence ici daigne me dire,
C'est que ce beau discours sur la discrétion,
Vient d'un sexe charmant, sujet à caution.

LA BARONNE.

Oui, les hommes, mon frère, et c'est un vieil usage,
De l'indiscrétion ont fait notre apanage;
Nous les valons pourtant : ici, sur quelques points :
Les femmes parlent plus, mais se trahissent moins.

Croyez-en mes avis, croyez-en ma tendresse;
Au ministre surtout cachez votre faiblesse.
De quelqu'emploi brillant il saura vous pourvoir;
Mais s'il vous connaissait, je n'aurais plus d'espoir.
(*en riant.*)
Je tremble même, hélas! qu'à la première vue...

LE VICOMTE.

Oh non! rassurez-vous : une crainte imprévue...
Et ce respect du rang où la faveur l'a mis,
Auprès de monseigneur ont glacé mes esprits;
Je n'ai pas dit deux mots...

LA BARONNE, *riant.*

Je vous en félicite.
Mais savez-vous pourquoi Monseigneur nous invite
A venir en ces lieux lui parler sans témoin?
De quels renseignemens peut-il avoir besoin?
Je ne puis concevoir quelle importante affaire....

LE VICOMTE.

Moi, je crois deviner qu'il s'agit de mon père.

LA BARONNE.

Ah! je n'ose espérer qu'on le rende à nos vœux!

LE VICOMTE.

Le duc me l'a promis, et son cœur généreux...

LA BARONNE.

On ouvre! le voici; faites-vous violence,
Et parlez sagement, ou gardez le silence.

SCÈNE II.

es Mêmes, LE DUC, GERBOIS, UN VALET.

LE DUC, *à Gerbois.*

Demandez ma voiture, et courez à l'instant
Dire, dans mes bureaux, que le conseil m'attend.
(*Gerbois sort.*)

(*au valet.*)

Restez à cette porte, Edmon; et que personne
Ne pénètre en ces lieux, avant que je ne sonne.

(*à la baronne et au vicomte.*)

Pourquoi donc le baron n'est-il pas avec vous?

LE VICOMTE.

Il n'est point à Paris.

LE DUC, *au vicomte.*

Comment!

LA BARONNE.

Mon cher époux,
Philosophe ennemi du fracas de la ville,
Est allé visiter les bois d'Ermenonville.

LE VICOMTE.

Le baron est, dit-on, un franc original;
Mais je n'aurais pas cru qu'il fût sentimental.
Vous me l'avez dépeint si grondeur, si sévère...

LA BARONNE, *embarrassée.*

Soligny!

LE VICOMTE.

Si jaloux.

LA BARONNE.

De grâce...

LE VICOMTE.

Si colère !

LE DUC, *surpris, à la baronne.*

Vous m'en fîtes hier un portrait plus flatteur.

LA BARONNE, *embarrassée.*

J'ai tracé celui-ci dans un moment d'humeur.

LE VICOMTE.

Cependant...

LA BARONNE, *avec dépit.*

Ah! cessez, et changez de langage.

LE DUC, *avec malice et bonté.*

Pourquoi trahissez-vous les secrets du ménage?

LE VICOMTE.

Monseigneur a raison; pourquoi révélez-vous,
Ma sœur, tous les défauts de votre cher époux?
Défauts qui, joints aux bruits qu'on répand sur son compte..

LE DUC, *surpris.*

Quels bruits?

LA BARONNE, *vivement.*

La médisance à Paris est si prompte!
Tant de gens aujourd'hui parlent sans réfléchir.

LE VICOMTE.

Ce travers n'est pas rare, il faut en convenir:
Mais enfin le baron et sa philosophie....

LA BARONNE, *avec humeur.*

Laissons-là le baron, vicomte, je vous prie.

LE DUC.

J'aurais voulu vous voir tous les trois réunis ;
Je viens vous annoncer que vos maux sont finis ;
Ce jour sera pour vous le jour le plus prospère :
Vous allez, mes amis, embrasser votre père.

LE VICOMTE.

Mon père ?

LA BARONNE.

Aujourd'hui même ?....

LE DUC.

Il est auprès de vous.

LE VICOMTE.

Mon père ! il se pourrait !...

LA BARONNE.

Quoi ! le destin plus doux
Daigne enfin...

LE DUC.

Contenez l'élan de votre joie.
Oui, c'est lui, mes amis, que le ciel vous renvoie.
Il savait que le prince, accueillant ses remords,
Avait daigné souscrire à l'oubli de ses torts ;
Et qu'un noble pardon, terminant sa souffrance,
Devait à ses désirs r'ouvrir bientôt la France ;
Il s'était rapproché de ces climats heureux,
Pour attendre le jour qu'imploraient tous ses vœux ;
Et son empressement, dont la raison murmure,
Mais qu'approuve tout bas la voix de la nature,
A Paris cette nuit l'a conduit en secret.
C'est une faute encor ; je le dis à regret....

Mais qui pourrait blâmer un vieillard, un bon père,
Qui, lassé des rigueurs d'une terre étrangère,
Et par l'âge courbé, désormais incertain
Si le jour qu'il possède aura son lendemain,
Se hâte de céder à sa trop longue envie
D'embrasser ses enfans, de revoir sa patrie !....
(*allant à la porte du cabinet.*)
Paraissez, noble ami ; venez, il en est temps.

LA BARONNE et LE VICOMTE.

Mon père !

LE DUC.

Modérez ces transports éclatans !

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE COMTE.

(*La baronne et le vicomte volent dans ses bras.*)

LA BARONNE.

Je vous revois, enfin, que ce jour a de charmes !

LE COMTE, *oppressé.*

Pour pleurer de bonheur, que n'ai-je encor des larmes !
(*au duc.*)
O ma fille ! ô mon fils ! Mon ami ! mon sauveur !...
Je ne puis vous parler ; mais lisez dans mon cœur.

LA BARONNE.

Mon père !....

LE DUC.

Calmez-vous.

LE VICOMTE.

Votre fils vous en prie.

LE COMTE.

Que béni soit le jour qui me rend la patrie !

LA BARONNE.

Vous n'aurez désormais que des jours fortunés.

LE COMTE.

Mes jours par les regrets seront empoisonnés !

LE DUC.

Bannissez, mon cher comte, une idée importune.
Vous avez noblement supporté l'infortune;
Et dans un tems d'erreur si l'on vous vit faillir,
L'honneur vous fut rendu le jour du repentir.
Oubliez le passé, quand votre roi l'oublie !
Vos enfans charmeront le soir de votre vie.
Et, vieux nocher rentré dans le calme du port,
Vous rirez désormais des orages du sort.
Je sais que la fortune, et bizarre et volage,
Vous a de vos aïeux enlevé l'héritage,
Qu'il ne vous reste rien; mais le sort me sourit :
C'est vous rendre, en un jour, les biens qu'il vous ravit.
Vous n'avez plus d'hôtel, que le mien soit le vôtre;
Que les plaisirs de l'un deviennent ceux de l'autre;
Et, liés par le sang comme par l'amitié,
De mon bonheur, cher comte, acceptez la moitié.

LE COMTE.

Comment vous exprimer ?...

LE DUC.

Votre fils sait me plaire !
Que son ambition choisisse une carrière :

Quel que soit le chemin qu'il prétende tenir,
Je puis, par mon crédit, aisément l'applanir.

LE COMTE.

Parlez, mon fils, parlez.

LE VICOMTE.

Monseigneur, je me flatte
De pouvoir faire un jour un très-bon diplomate.

LE DUC, *riant.*

Il faut, pour cet état, de la réflexion,
De la prudence, enfin...

LE VICOMTE, *avec modestie.*

C'est ma vocation !

(*La baronne se détourne pour ne pas rire.*)

LE DUC, *avec bonté.*

Je n'ai plus rien à dire : et la loi la plus sûre
Est toujours, sur ce point, de suivre la nature.
Soyez donc diplomate : avec beaucoup d'éclat
On sert, dans un tel poste, et le prince et l'état.
Le duc de Senneval se rend en Angleterre,
De l'ambassade on peut vous nommer secrétaire.
(*après avoir réfléchi.*)
Oui, la place est vacante, on l'obtiendra pour vous.

LE VICOMTE.

Que mon sort à Paris va faire de jaloux !

LE DUC.

Si j'osai me charger du poids d'un ministère,
C'est en songeant au bien qu'un ministre peut faire :
Mais, parmi tant de soins, il doit m'être permis
De ne point oublier mes plus tendres amis.

LE COMTE.

Vos bontés, mon cher duc, ont pénétré mon ame!

LE DUC.

Mais pardon, mon ami; le conseil me réclame.
Rentrez; et dans le fond de cet appartement,
Loin de tous les regards, demenrez prudemment.
(*au vicomte et à la baronne.*)
Pour vous, sur le retour de cet excellent père,
Gardez, jusqu'à ce soir, le plus profond mystère.
Il a des ennemis, et j'ai des envieux!
Le plus léger éclat deviendrait dangereux.
On m'estime à la cour; mais par un sort étrange,
Dans ce pays mouvant, en un instant tout change.
Et tel la veille encor y brillait au grand jour,
Qui, dès le lendemain, s'éclipse sans retour.
Du marquis d'Orbevil la haine héréditaire,
Toujours, vous le savez, poursuivit votre père.
Le marquis est puissant, et jaloux du pouvoir
Que m'a donné mon zèle à remplir mon devoir.
J'admire ses talens, je connais son audace.
Du comte, dans ce jour, j'espère avoir la grâce;
Mais si l'on apprenait ce retour imprudent,
Votre père courrait un danger évident.
J'ai caché ce secret à la duchesse même.
Et je vous recommande une prudence extrême.
(*avec grâce et gaîté.*)
Vous, baronne, surtout, résistez au penchant
Qui porte votre sexe à parler... trop souvent.

LE VICOMTE.

Monseigneur a raison; ma sœur, sachez vous taire.

LA BARONNE, *à part en riant.*

Ah! c'est trop fort...

LE DUC, *sérieusement.*

Un mot peut perdre votre père.

LA BARONNE, *regardant son frère.*

Ce mot, ce n'est pas moi qui le prononcerai.

LE DUC, *au vicomte.*

Je ne crains rien de vous.

LA BARONNE, *à part.*

Je le surveillerai.

(*Ils rentrent dans l'appartement du duc. Le duc sonne.*)

SCÈNE IV.

LE DUC, GERBOIS.

LE DUC.

Prenez ce portefeuille, et faisons diligence.

GERBOIS.

Monsieur Dolange est là, qui demande audience.

LE DUC.

Je ne puis lui parler.

GERBOIS, *insistant.*

Monseigneur...

LE DUC.

Dites-lui
Que je ne donne point audience aujourd'hui.

GERBOIS.

Mais il veut...

LE DUC.

L'importun!

GERBOIS.

Il dit...

LE DUC.

L'heure me presse.

GERBOIS.

Il se dit envoyé par la jeune princesse.

LE DUC, *vivement.*

Qu'il entre.

SCÈNE V.

DOLANGE, LE DUC.

LE DUC.

Eh quoi! c'est vous, mon jeune ami?

DOLANGE.

Pardon!
Je crains, monsieur le duc, d'être importun...

LE DUC.

Non, non;

Vous savez l'amitié qu'en ces lieux on vous porte.

DOLANGE.

J'ai besoin qu'elle soit bien sincère et bien forte;
Cet écrit vous dira mon audace et mes vœux :
La princesse a daigné....

LE DUC, *prenant la lettre.*

Serai-je assez heureux
Pour servir ses projets?.... elle connaît mon zèle.

DOLANGE.

Faire beaucoup d'heureux, c'est le bonheur pour elle.

LE DUC.

Je le sais...

(*Il lit.*)

« Le jeune Dolange, dont vous connaissez, monsieur le duc, « les mérites, la fortune et la naissance, est profondément épris «des charmes de votre aimable Célénie...

DOLANGE.

Pardonnez, si j'ai pu m'égarer;
Mais saurait-on la voir et ne pas l'adorer?

LE DUC, *poursuivant.*

« Dolange n'a point de parens; ils sont morts au service de ma » famille, et c'est moi qui me suis chargée de vous demander la » main de celle qu'il aime. Ce mariage me sourit; l'âge et les conve- » nances y sont parfaitement d'accord, et je désire vivement, » monsieur le duc, qu'il ne se trouve point en opposition avec » les projets que vous pourriez avoir déjà formés. »

DOLANGE, *au duc qui réfléchit.*

Monseigneur va d'un mot fixer ma destinée.

LE DUC, *embarrassé.*

Je ne vois nul obstacle à ce doux hyménée,

Chevalier; je n'ai pris aucun engagement ;
Et pour moi ce désir est un commandement;
Car cet écrit n'est point de ces lettres banales
Que prodiguent des grands les plumes libérales ;
Complaisantes faveurs, qu'en leur tenacité,
Arrachent la prière et l'importunité.
Paris, vous le savez, en ce moment fourmille
De gens dont tout l'espoir est dans une apostille,
Et qui vont mendier, de maison en maison,
Le crédit d'une ligne appuyé d'un grand nom.
Vous n'avez point, Dolange, une telle faiblesse;
Et ce n'est pas à vous que ce discours s'adresse.
L'honorable intérêt qu'on vous porte à la cour,
Au chemin des grandeurs doit vous conduire un jour;
Vous êtes honnête homme et de haute famille;
Je puis, sans hésiter, vous accorder ma fille;
Célénie est à vous,.... si, pour ce nœud charmant,
Vous pouvez de sa mère avoir l'assentiment,
Et dès qu'un noble poste occupant votre vie,
Rendra votre mérite utile à la patrie.

DOLANGE.

La duchesse m'estime, et j'aurai son aveu ;
Mais l'emploi va, je crois, m'embarrasser un peu ;
A moins que monseigneur par son crédit immense.....

LE DUC.

La princesse peut tout en pareille occurrence.

DOLANGE.

Si monseigneur savait quelque poste vacant,
On pourrait...

LE DUC.

Je n'en vois aucun en ce moment;

Mais peut-être bientôt...

(*il fait quelques pas pour sortir.*)

DOLANGE, *suppliant.*

Pour un amant fidèle,
Vous ne l'ignorez pas, l'attente est bien cruelle ;
Un rival ne peut-il d'ailleurs vous demander
Le trésor qu'à mes vœux vous voulez accorder ?
Et plus heureux que moi...

LE DUC.

C'est me faire une injure ;
Mais cet hymen soudain ne saurait se conclure :
Célénie est à vous, je le répète encor,
(*appuyant.*)
Si sa mère vous veut confier ce trésor ;
Et dès que vous aurez quelque poste honorable,
Qui montrera mon gendre en un jour favorable.
Voyez si vous pouvez découvrir cet emploi,
Et si par vos amis.... adieu,... comptez sur moi.

(*il sort.*)

DOLANGE, *seul.*

Oui, sans doute ; j'aurai l'aveu de la duchesse ;
Le maréchal, son frère, à mon sort s'intéresse ;
(*montrant une autre lettre.*)
Et cet écrit de lui.... Mais où donc découvrir
La place que je cherche et qui semble me fuir ?

SCÈNE VI.

DOLANGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Te voilà, chevalier, partage encor ma joie!
C'est toujours à propos que le destin t'envoie.
Je dois à la fortune élever des autels,
Car sa faveur me place au-dessus des mortels.
Mille pour l'obtenir iraient courir le monde;
Et sans quitter ces lieux, tout me rit, me seconde!
Du bonheur sans pareil qu'elle accorde à mes vœux,
Prends ta part en ami.

DOLANGE.

C'est tout ce que je veux;
Mais quel nouveau destin a donc pu dans une heure?....

LE VICOMTE.

L'hôtel de monseigneur devient notre demeure!

DOLANGE, *à part.*

Qu'entends-je?

LE VICOMTE.

Conçois-tu cette félicité?
A chaque heure du jour je verrai la beauté,
Dont les attraits naïfs ont subjugué mon âme;
Je pourrai chaque jour lui parler de ma flamme,
Et près d'elle, bien sûr de son cœur, de sa foi,
Attendre en paix l'instant qui doit l'unir à moi.

DOLANGE.

(*à part.*) (*haut.*)
Oh supplice!... Et c'est là tout ce qui te transporte?

LE VICOMTE.

Bon ! le sort m'a comblé de biens de toute sorte;
Et je ne sais vraiment comment j'ai mérité
Qu'il daignât m'accorder tant de prospérité :
Avant peu, chevalier, je pars pour l'Angleterre;
De l'ambassade, en moi, tu vois le secrétaire !

DOLANGE.

Quoi ! tu serais nommé?

LE VICOMTE.

Non, pas précisément;
Mais on va me nommer, car le poste est vacant.

DOLANGE.

Ah ! le poste est vacant?...

LE VICOMTE, *exalté.*

Quelle carrière immense
Se prépare celui qui comme moi commence !
Chevalier, quelque jour, au timon de l'état,
On nous verra paraître ensemble avec éclat.

DOLANGE, *préoccupé.*

Adieu.

LE VICOMTE.

Si tu savais jusqu'où va mon ivresse,
Et quel autre motif cause mon allégresse !

DOLANGE.

Je la partage fort ; mais un soin important
M'oblige...

LE VICOMTE.

Ah ! si j'osais...

DOLANGE.

Pardonne, l'on m'attend.

LE VICOMTE, *le retenant.*

Tu ne devines pas?

DOLANGE, *riant forcément, et toujours préoccupé.*

Je crois voir le mystère.

Adieu!

LE VICOMTE.

Mais...

DOLANGE, *à part, sortant.*

Cet emploi serait bien mon affaire!

LE VICOMTE, *le suivant.*

Oh! parbleu!...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, LA BARONNE *paraissant sur la porte de l'appartement.*

LA BARONNE, *en riant.*

Soligny, demeurez, s'il vous plaît.

LE VICOMTE, *revenant sur ses pas.*

Je suis content de moi, j'ai gardé mon secret.
A les croire pourtant, je ne sais pas me taire...
Mais allons confier mon amour à mon père!

(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, GERBOIS.

LE DUC.

Portez dans mes bureaux ces papiers à Delfort;
Le prince, sur-le-champ, veut un nouveau rapport.
Que sa rédaction soit claire, vive et prompte;
Qu'elle fasse éclater le repentir du comte!
Qu'ils se hâtent surtout; Gerbois, vous attendrez...
Et le rapport fini, vous me l'apporterez.
(*Gerbois sort.*)
(*avec dépit, mais avec gaîté.*)
Ah! les femmes jamais ne sauront donc se taire!

SCÈNE II.

LE DUC, LA BARONNE.

LE DUC.

Je vous trouve à propos... connaissez-vous Volmère?

LA BARONNE.

Volmère, monseigneur?... je puis en convenir,
Jadis il me fut cher; l'hymen dut nous unir;
Mais le malheur des temps rompit cette alliance.
J'avais alors suivi mon père hors de la France,

Le baron d'Albini, riche seigneur romain,
Sur la terre d'exil sollicita ma main.
Mon père refusa; mais je vis sa misère,
Et je dus consentir par égard pour mon père.

LE DUC.

L'amour, dans un bon cœur, toujours cède au devoir!
Et Volmère? sans doute, il fut au désespoir.

LA BARONNE.

J'ignore quel effet produisit sur son âme,
L'hymen que je formais en trahissant sa flamme;
Depuis qu'un autre époux me range sous ses lois,
J'ai vu Volmère hier pour la première fois.

LE DUC.

Enfin, vous l'avez vu! j'en étais sûr, baronne;
Et tout ce qu'il a fait n'a plus rien qui m'étonne.
(*avec grâce et bonté.*)
Il faut en vérité, mesdames, que, pour vous,
Le plaisir de parler soit un plaisir bien doux,
Puisqu'il vous fait trahir, comme en cette aventure,
Les plus grands intérêts et jusqu'à la nature.

LA BARONNE, *à part.*

Ciel!

LE DUC.

A Volmère, hier, vous avez raconté
L'espoir dont votre cœur était déjà flatté.
C'est par vous qu'il a su que, grâce à ma puissance,
Le comte incessamment allait rentrer en France;
Et s'il n'a point appris que c'était déjà fait,
C'est que vous ignoriez encore ce secret.

LA BARONNE, *à part.*

Je n'en saurais douter ; et les torts du vicomte,
Grâce à mon sexe!... ici, vont passer sur mon compte.
N'importe ! chargeons-nous de ceux qu'il peut avoir;
Sa fortune en dépend : me taire est un devoir.

LE DUC.

Vous connaissez Volmère et toute sa prudence;
Mais voyez le danger de cette confidence !
De la jeune d'Holban Volmère est très-épris,
Et l'hymen, de ses feux doit être enfin le prix,
Le jour où, par ses soins, le père d'Amélie,
Aura fléchi le prince et revu sa patrie.
Le plus haut intérêt s'oppose à son retour;
L'état s'arrange peu des raisons de l'amour !
Et cependant Volmère, aveuglé par sa flamme,
Pour hâter aujourd'hui la faveur qu'il réclame,
Jusques au pied du trône osant porter sa voix,
Sur la grâce du comte a fondé tous ses droits;
Et, fort de ce pardon, à sa cause propice,
D'un acte de bonté veut faire une justice.
Mais Volmère entre nous s'égare sur ce point;
Les droits des deux amis ne se ressemblent point.
Votre père se livre au remords qui l'entraîne;
Et celui d'Amélie est constant dans sa haîne.
Volmère, en ce moment, ne peut rien espérer;
Mais votre espoir, baronne, il devait l'ignorer !
Toutefois, pardonnez si ma bouche sincère
Ose vous adresser un reproche sévère.
En véritable ami, j'ai dû vous avertir
Du danger trop certain où je vous vois courir;
Dans le monde brillant où vous êtes placée,

Il faut savoir par fois retenir sa pensée,
Dès qu'elle nous échappe, un autre s'en saisit;
Et c'est à nos dépens qu'il en fait son profit.

LA BARONNE.

Mon cœur de vos conseils reconnaît la sagesse;
Mais mon étourderie alarme ma tendresse.
Ce pardon! maintenant sera-t-il accordé?
Faut-il...

LE DUC.

Rassurez-vous, il n'est que retardé...
Le prince, consultant une équité sévère,
Veut encor sous ses yeux qu'on remette l'affaire;
Et sa noble bonté, votre plus sûr appui,
Doit, en ce grand débat, prononcer aujourd'hui.
Je ne vous flatte point d'une espérance vaine :
Un généreux pardon finira votre peine.

LA BARONNE.

Vous rendez le courage à mon cœur abattu;
Mais notre espoir, comment le marquis l'a-t-il su?

LE DUC.

Par l'intrigue ici bas tout se meut et se lie;
D'Orbevil, de tout temps, fut l'appui d'Amélie;
Volmère à cette dame aura dit votre espoir;
Amélie au marquis l'aura fait entrevoir;
Et d'Orbevil, craignant que le retour du comte
Ne vienne, quelque jour, à tourner à sa honte,
A déja, pour tenter de rompre mes projets,
Des manœuvres de cour employé les secrets.
Sur ces honteux moyens, mon cœur est sans alarmes :
Vous devez cependant concevoir quelles armes
L'imprudence du comte aux méchans peut prêter,

Et comment son retour pourrait s'interpréter.
Je frémis en songeant au sort qui le menace,
Si l'on connaît sa faute, avant qu'il ait sa grâce.
Je dois, avant la nuit, retourner à la cour;
Vos vœux seront comblés sans doute à mon retour.
Mais si vous chérissez, baronne, votre père,
De grâce! jusque là ne voyez point Volmère;
Car l'ami le plus sûr ne garde nos secrets,
Que s'ils ne peuvent point servir ses intérêts.
D'un si honteux travers, c'est en vain que l'on gronde:
L'égoïsme est la loi qui gouverne le monde!

SCÈNE III.

LA BARONNE, LE DUC, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *sans voir le duc.*

En vérité, ma sœur, j'admire ma raison.
Mais allez-vous long-temps me tenir en prison?
Et lorsque ma prudence en tout son jour éclate,
Pouvez-vous?...

LE DUC.

Vous voilà, mon jeune diplomate.
Vos désirs sont remplis: j'ai vu l'ambassadeur;
Vous serez proposé...

LE VICOMTE.

D'une telle faveur
Croyez bien que mon âme ardemment pénétrée...

LE DUC, *lui prenant la main.*

Mon amitié vous est à jamais assurée;

(*l'emmenant dans un coin du théâtre.*)
Et bientôt.... mais veillez avec attention
(*avec une noble bonhomie.*)
Sur votre sœur.... je crains son indiscrétion !
(*il sort, après avoir salué la baronne.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE VICOMTE.

LA BARONNE, *riant.*

Monseigneur vous parlait, je crois, en confidence.

LE VICOMTE.

Il vous recommandait, ma sœur, à ma prudence !
Il sait que votre sexe....

LA BARONNE.

Allons, je le vois bien :
Votre travers ici va passer pour le mien ;
Et de tous les discours dont vous serez coupable,
Le ministre abusé me rendra responsable.
Hé bien ! je me résigne, et veux, en bonne sœur,
Me charger de vos torts aux yeux de monseigneur,
Afin que sa bonté ne soit pas ralentie
Par votre inconséquence et votre étourderie.
D'une faute nouvelle on peut vous accuser,
Et je devrais peut-être encor moraliser.
Je me tais cependant ! et serai, pour vous plaire,
En prenant vos défauts, indiscrète et légère.
Je n'y mets, Soligny, qu'une condition :
C'est que, jusqu'au moment où, sûr de son pardon,
Mon père enfin pourra se montrer dans la ville,
Vous ne quitterez point ce favorable asyle.

N'y consentez-vous pas?

LE VICOMTE.

Je devrais refuser,
Et je pourrais sans doute aussi moraliser.
D'un enfant, selon vous, j'ai toute la faiblesse;
Et vous avez, ma sœur, la plus haute sagesse.
Je prétends toutefois, en cette occasion,
Vous donner un garant de ma soumission :
Ma promesse, ma sœur, ne fut jamais frivole;
Je reste, en cet hôtel, prisonnier sur parole.

LA BARONNE.

J'y compte, et vais là-bas m'occuper, dès ce jour,
Auprès de la duchesse, à servir votre amour.

LE VICOMTE, *avec éclat.*

Ah! si j'obtiens par vous la main de Célénie!...

LA BARONNE.

Calmez de vos transports la fougue irréfléchie.
Ce sont de ces discours qu'on doit tenir tout bas;
Et de tels intérêts se traitent sans éclats.

(*Ils s'entretiennent tout bas près de l'appartement de la duchesse.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, LE BARON, *arrivant sans les voir.*

LE BARON.

L'aspect d'Ermenonville, en mon ame attendrie,
A redoublé l'ardeur de ma philosophie;
Et je crois sentir là que je suis assez fort
Pour rire désormais de tous les coups du sort.

(*Il aperçoit sa femme.*)

Pour braver... Hein! que vois-je? et qui parle à ma femme?
Un jeune homme! écoutons...

LE VICOMTE.

J'abandonne mon âme
Au séduisant espoir d'un bonheur si parfait!
(*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE, *avec grâce.*

Que vous seriez charmant, si vous étiez discret!

SCÈNE VI.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE BARON.

Qu'entends-je?

LE VICOMTE.

Quel est donc ce plaisant personnage?

LE BARON, *à part.*

Je reviens à propos de mon pélerinage;
Madame la baronne!.... Ah corbleu! l'on verra
Quel tour vous donnerez à ce procédé-là.
Je prétends... Mais, d'abord, commençons par apprendre
Quel est ce cavalier si galant et si tendre;
Et tâchons de savoir à quelle intention
Madame pérorait sur la discrétion.
(*S'approchant du vicomte et prenant le ton le plus doux.*)
Monsieur, je le vois bien, attend une audience.

LE VICOMTE.

Non pas; quand il me plaît, je vois son excellence....
J'habite cet hôtel.

LE BARON, *à part.*

Et voilà, sûrement,
Ce qui fait que madame y vient si fréquemment.
(*haut.*)
La perfide !... J'ai vu, je crois, de cette porte....
(*à part.*)
(Modérons, s'il se peut, la fureur qui m'emporte.)
(*haut.*)
Une femme très-belle, à l'œil plein de douceur,
A qui monsieur parlait...

LE VICOMTE.

Oui, monsieur; c'est ma sœur.

LE BARON.

Votre sœur !...

LE VICOMTE.

D'où vient donc que monsieur se récrie?...

LE BARON.

Quoi ! c'est-là votre sœur ?

LE VICOMTE.

Mais...

LE BARON, *à part.*

O philosophie !
Sans tes sages conseils que je sais écouter,
Je devenais jaloux, et j'allais m'emporter.
C'est-là mon cher beau-frère !

LE VICOMTE.

A votre tour, de grâce,
Eclaircissez, monsieur, un point qui m'embarrasse.

Ma sœur vous est connue ?

LE BARON, *riant.*

A ne rien déguiser,

(*à part.*)

Je..... Rendons-lui la peur qu'il vient de me causer.

LE VICOMTE.

Monsieur, expliquez-vous ?

LE BARON, *goguenardant.*

La baronne a des charmes
Auxquels, en la voyant, mon cœur rendit les armes.

LE VICOMTE.

Vous oseriez l'aimer ?

LE BARON, *même jeu.*

J'ai cette audace-là.

LE VICOMTE.

Monsieur !

LE BARON, *à part.*

Je ris vraiment du trouble où le voilà.

LE VICOMTE.

Vous aimeriez ma sœur ?

LE BARON.

Je l'aime, et pour la vie !

LE VICOMTE.

(*à part.*)

Cet homme, assurément, est atteint de folie.

(*haut.*)

Et sans doute ma sœur a payé cet amour
Du plus profond dédain?.....

LE BARON.

Du plus tendre retour !

LE VICOMTE.

Malheureux !

LE BARON, *à part.*

Il s'emporte, et déjà m'apostrophe.
Je l'ai jugé d'abord, il n'est pas philosophe.

LE VICOMTE, *furieux.*

J'ignore quel dessein vous porte à me tenir
Un discours insensé, que je ne puis souffrir.
Qui se laisse outrager, a mérité l'outrage ;
Et monsieur veut sans doute essayer mon courage.
J'y consens : je vous tiens pour calomniateur !

LE BARON.

(*à part.*) (*haut.*)
C'est charmant !. Je pourrais vous prouver mon bonheur..

LE VICOMTE.

Hé bien, si la baronne à vos vœux fut propice,
C'est l'indiscret en vous, qu'il faut que je punisse :
Afin que vous sachiez qu'en affaires du cœur,
L'indiscret est encor plus vil que le menteur !

LE BARON.

Monsieur, un tel courroux à mes yeux vous honore ;
Mais puisque je l'ai dit, je le répète encore :
Votre sœur a pour moi les plus douces bontés ;
L'amour nous a comblés de ses félicités,
Et toujours tendre amant....

LE VICOMTE, *emporté par la colère.*

Vous mentez, téméraire !
Ma sœur n'a jamais eu d'autre amant que Volmère.

LE BARON, *stupéfait.*

Volmère !... hein! que dit-il?

LE VICOMTE.

Volmère qui, jamais,
Par de lâches discours, n'outragea ses attraits!
Volmère qui, près d'elle élevé dès l'enfance,
Fut son premier ami, sa première espérance!
Volmère, que l'hymen eût nommé son époux,
Si ma sœur n'eût du sort éprouvé le courroux;
Et si la volonté, le caprice d'un père,
N'eussent forcé son cœur sur la terre étrangère!

LE BARON.

(*à part.*)
O fureur !....

LE VICOMTE.

Et c'est moi que, d'un ton imprudent,
Vous venez, en ces lieux, choisir pour confident?
Moi! son frère?.... ah! c'est trop endurer cette offense!
L'honneur de ma maison demande une vengeance;
Qui que vous puissiez être, exaucant mon espoir,
Venez....

LE BARON, *furieux.*

Dans un instant vous allez me revoir!
(*Il entre chez la duchesse.*)

SCENE VII.

LE VICOMTE, VOLMÈRE.

LE VICOMTE.

L'insolent !

VOLMÈRE.

D'où peut naître une telle colère ?

LE VICOMTE.

C'est le ciel qui vers moi vous conduit, cher Volmère,
Pour m'aider à punir un lâche, un imposteur,
Dont les discours pervers déshonorent ma sœur.
Quelle cause pour vous pouvait être plus belle !
Vous serez mon témoin....

VOLMÈRE.

Vous connaissez mon zèle ;
Mais puis-je vous prêter en ce jour mon appui,
Parmi les soins pressans qui causent mon ennui ?

LE VICOMTE.

Vous avez des chagrins, et mon cœur les ignore !
Autrefois votre ami, je croyois l'être encore.

VOLMÈRE.

Vous le serez toujours ! et puissent, comme moi,
Vos nombreux confidens, vous bien garder leur foi !
Mais quand apprendrez-vous cette utile science
De savoir à propos placer sa confiance !....

LE VICOMTE.

Comment ?

VOLMÈRE.

Sans nuls dangers, vous pouvez à mon cœur
Confier vos secrets de joie ou de douleur.
Il est de vrais amis à qui l'on peut tout dire !
Mais (pardonnez, vicomte, au zèle qui m'inspire.)
Des mains du chevalier avez-vous retiré
Cet écrit qui de lui devait être ignoré,
Cette épître où j'ai lu le nom de Célénie ?

LE VICOMTE.

Non : en désirez-vous, Volmère, une copie ?
Je puis....

VOLMÈRE.

Dispensez-moi d'une telle faveur !...
Avec tous vos amis partageant cet honneur,
Si votre confiance un jour était trahie,
Je pourrais du soupçon partager l'infamie.

LE VICOMTE.

Je connais bien Dolange, et ne prends nul souci !....

VOLMÈRE.

Ne vous y fiez pas, je le connais aussi ;
Et je crains... Mais vers vous un autre soin m'amène.
L'amitié m'a distrait un moment de ma peine ;
Et cependant du sort telle est l'injuste loi,
Qu'il n'est pas un amant plus à plaindre que moi.
Amélie, insensible à ma tendre prière,
Fait de sa main le prix du pardon de son père ;
Et le pouvoir, trompant l'attente de l'amour,
Par des raisons d'état, s'oppose à ce retour.
Le marquis d'Orbevil, ce ministre équitable,
Daigne prendre pitié du tourment qui m'accable ;

Mais il me prête en vain son généreux appui,
Si le duc au conseil ne veut se joindre à lui.
J'accours, mon cher vicomte, en cette grande affaire,
Implorer, par vos soins, sa bonté tutélaire,
Et vous offrir aussi, dans ce commun péril,
Ce que peut à la cour le marquis d'Orbevil.
Le duc vous a flatté de la grâce du comte,
Le marquis peut la rendre et plus sûre et plus prompte.
J'ai l'estime de l'un, et l'autre vous chérit:
De nos deux protecteurs unissons le crédit;
Et que cette alliance, à tous deux nécessaire,
Couronne mon amour et vous rende un bon père.

LE VICOMTE.

Je suis reconnaissant, vous n'en pouvez douter,
Du secours que pour lui vous voulez me prêter;
Et le duc, j'ose presque en donner l'assurance,
Servira vos projets de toute sa puissance;
Mais, Volmère, le comte, en ce jour de bonheur,
Peut se passer, je crois, d'un nouveau protecteur!

VOLMÈRE.

Le duc est tout puissant, personne ne l'ignore;
Mais je vois les partis qui s'agitent encore,
Cher vicomte; et le duc, dans sa protection,
Peut trouver au conseil quelque opposition.
Le marquis d'Orbevil a beaucoup d'influence:
Réunissons deux voix d'une égale éloquence,
Ou je crains que, trompant les vœux de votre amour...

LE VICOMTE.

Rien ne saurait du comte empêcher le retour.

VOLMÈRE.

Croyez-en mes avis; la prudence commande
Ce mutuel secours qu'un ami vous demande.

LE VICOMTE.

Le duc vous servira, ce droit vous est acquis;
Mais il n'a pas besoin de la voix du marquis.
Et mon père aujourd'hui, sûr de revoir la France....

VOLMÈRE.

Ne vous aveuglez point dans votre confiance;
L'intrigue loin de vous peut arrêter ses pas.

LE VICOMTE.

Je crois déjà le voir nous presser dans ses bras !

VOLMÈRE.

De tous ses ennemis la ligue menaçante....

LE VICOMTE, *s'animant.*

Leur ligue est contre lui désormais impuissante !

VOLMÈRE.

Vous vous flattez peut-être en vain de le revoir !...

LE VICOMTE.

Chaque instant en ces lieux peut combler notre espoir !

VOLMÈRE.

J'en sais plus sur ce point que je n'ose vous dire.

LE VICOMTE.

Moi, d'un plus grand secret je pourrais vous instruire.

VOLMÈRE.

Mais, si je vous disais que le prince incertain
N'a point voulu signer de pardon ce matin ;
Et malgré le remords que fait voir votre père...

LE VICOMTE, *emporté.*

Mais si je vous disais, sous le secret, Volmère,
Que mon père déjà parmi nous revenu...

VOLMÈRE.

Je n'en douterais plus, dès que je l'aurais vu.

LE VICOMTE.

Si je vous le montrais, qu'auriez-vous à répondre?

VOLMÈRE.

Ce serait le moyen vraiment de me confondre.
Mais vous riez sans doute, et je ne puis penser...

LE VICOMTE.

De votre entêtement je devrais m'offenser,
Et gardant mon secret... Mais mon honneur exige
Que je détruise en vous ce doute qui m'afflige.
Placez-vous près d'ici pour voir, sans être vu;
Et dans quelques instans vous serez convaincu !

VOLMÈRE.

Cependant...

LE VICOMTE.

Ce secret que mon cœur vous confie,
Vous le devez, Volmère, au saint nœud qui nous lie!
A nul autre que vous je ne l'ai révélé;
A nul autre que vous, je crois, je n'ai parlé!
Et si votre amitié ne m'eût fait violence
Avec vous même ici je gardais le silence.

VOLMÈRE.

Mais je n'exige rien, et je vais...

LE VICOMTE, *à voix basse, mais vivement, en désignant le cabinet.*

Il est là !
Dites un mot... soudain mon père paraîtra.

VOLMÈRE, *avec noblesse.*

Non, non. Je dois, ami, respecter ce mystère !...
Mais le comte à Paris !... Comment peut-il se faire ?

LE VICOMTE, *avec abandon.*

Bien sûr de son pardon, par un secret retour,
Il a voulu combler les vœux de notre amour ;
Mais s'il n'obtient ce soir sa grâce désirée,
Au sein d'une retraite à la cour ignorée,
Auprès de ses enfans, par le duc réunis,
Il attendra l'instant à ses remords promis.

VOLMÈRE, *exalté.*

Ah ! la même faveur, me donnant Amélie,
Des charmes les plus doux embellirait ma vie !
Si le duc ne veut point seconder mes projets,
Le marquis d'Orbevil est dans mes intérêts ;
Il protège Amélie, il estime son père ;
Et ce qu'a fait le duc, le marquis peut le faire !
Adieu ! comptez toujours sur mon affection.

LE VICOMTE, *l'arrêtant, et le ramenant avec force.*

Ah ! je compte, avant tout, sur ta discrétion !

(*Volmère sort.*)

SCENE VIII.

CÉLÉNIE, LE VICOMTE.

CÉLÉNIE, *affligée.*

Allons trouver mon père, et s'il est vrai qu'il m'aime...

LE VICOMTE, *vivement.*

Je vous revois enfin! et ma joie est extrême!
Qu'il m'est doux de pouvoir contempler ce bouquet,
Du bonheur de ma vie interprète muet!
Puisque votre candeur en fait le témoignage,
Que votre cœur naïf accepte mon hommage.

CÉLÉNIE.

Je faisais mon bonheur de ne le point quitter;
Mais je ne pourrai plus désormais le porter.

LE VICOMTE.

Comment?

CÉLÉNIE.

Ah! plaignez bien la pauvre Célénie.
Le maréchal, mon oncle...

LE VICOMTE.

Eh bien?

CÉLÉNIE.

Il me marie!

LE VICOMTE.

Qu'entends-je!

CÉLÉNIE.

Je le sens, j'en mourrai de chagrin...

LE VICOMTE.

Et j'allais aujourd'hui demander votre main !

CÉLÉNIE.

Demandez-la toujours !... je vais, près de mon père,
Faire parler mes pleurs et ma douleur amère ;
Mon père me chérit, il est sensible, bon ;
Et quoiqu'il soit ministre, il entendra raison !
Je l'espère du moins ; et si son cœur me laisse
Le choix de mon mari,... que votre peine cesse !

LE VICOMTE.

Après ces mots charmans, puis-je souffrir jamais
Qu'un rival odieux m'enlève vos attraits ?
Non, non, de posséder cette âme noble et pure.
Jamais un autre époux, à vos pieds je le jure,

(*Il tombe à ses genoux. Dolange paraît.*)

N'aura....

CÉLÉNIE, *avec effroi, en le voyant.*

Le chevalier !...

LE VICOMTE, *la retenant.*

Restez, ne craignez rien ;
Dolange est mon ami.

CÉLÉNIE, *s'enfuyant.*

Mais il n'est pas le mien !

SCÈNE IX.

LE VICOMTE, DOLANGE.

DOLANGE.

J'étouffe de dépit.

LE VICOMTE, *se relevant en riant.*

Vraiment, mon cher Dolange,
Pour la première fois ton aspect me dérange!
Mais puisque te voilà, ta fidèle amitié
Va me rendre l'écrit que je t'ai confié.

DOLANGE, *feignant l'inquiétude.*

Tu vois mon embarras! cette lettre...

LE VICOMTE.

Est perdue?...

DOLANGE.

Je ne puis concevoir ce qu'elle est devenue.
Au bureau d'un commis qui m'a tenu long-temps,
Je viens de déposer des papiers importans,
Et je crains, s'il te faut expliquer ma pensée,
Que parmi ces papiers ton épitre glissée....

LE VICOMTE.

Ciel!

DOLANGE, *se fouillant.*

Ceci n'est qu'un doute, et je puis....

LE VICOMTE, *avec colère.*

Chevalier!
Si vous me trahissez, à qui donc me fier?

DOLANGE.

Moi, vous trahir, vicomte! et sur quelle apparence
Avez-vous pu fonder un soupçon qui m'offense?

LE VICOMTE.

Quelqu'un, ici, tantôt, m'a dit que, dans vos mains,
Cet écrit peut servir à de lâches desseins;
Et déjà je vois trop....

DOLANGE, *s'emportant.*

D'une telle infamie,
Je veux avoir raison aux dépens de ma vie!

LE VICOMTE, *s'éloignant.*

Moi, je croirai, Dolange, au rapport qu'on m'a fait,
Tant que vous n'aurez point retrouvé ce billet.

DOLANGE, *le ramenant.*

Je le retrouverai, j'en garde l'espérance!
Mais d'un honteux rapport je dois tirer vengeance!
Un perfide à vos yeux tâche de me noircir,
C'est un point qu'à l'instant il me faut éclaircir...
Vicomte, l'amitié vous défend de me taire,
Quel est l'ami pervers... nommez-le!...

LE VICOMTE, *en sortant.*

C'est Volmère!

(*Dolange sort de l'autre côté.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.

Oui, madame, à l'instant, nous quittons ce Paris
Que le diable a fondé pour damner les maris.

LA BARONNE.

Mais qui vous a parlé, monsieur, de ce Volmère?

LE BARON.

Qui, madame? allez donc démentir votre frère.

LA BARONNE.

Le vicomte?

LE BARON.

Lui-même, et sans doute....

LA BARONNE, *à part.*

A ce trait,
J'aurais dû soupçonner d'abord mon indiscret!
(*haut.*)
Si ma fierté, monsieur, pouvait être blessée
De ce discours étrange et de votre pensée,
Je serais, si la chose est possible, entre nous,
Plus ridicule encore et plus faible que vous.

Qu'à vos transports jaloux votre âme ici se livre;
Si vous voulez partir, je suis prête à vous suivre:
Aimant mieux supporter ce courroux singulier
Que de daigner descendre à me justifier.

LE BARON.

Ce ton de dignité ne m'en impose guère!
Il est un fait certain: vous aimiez ce Volmère.

LA BARONNE.

Je pourrais vous répondre, et c'est la vérité,
Qu'un hymen entre nous fut jadis projeté,
Que, toute à mon devoir, sans plaisir et sans peine,
Je consentais, monsieur, à former cette chaîne;
Et que, trop jeune encor pour connaître l'amour,
Mon cœur à l'amitié se livrait sans détour:
Mais j'ai trop de fierté pour tenir ce langage
Et par le mépris seul je repousse un outrage.

LE BARON.

Quoi, lorsque votre frère ici même m'a dit!....

LA BARONNE.

Mon frère ou vous, monsieur, avez perdu l'esprit!
Et je n'aurais pas cru que votre jalousie.....
Mais à quoi vous sert donc votre philosophie?

LE BARON.

Ah! voilà les grands mots des femmes d'à-présent.
Le mari qui se fâche est un extravagant;
Et chez vous où l'hymen voit tant de catastrophes!
Les maris complaisans sont les vrais philosophes:
Mais cet usage là ne me séduira point;
Et je suis philosophe, excepté sur ce point.

LA BARONNE.

Voilà tout le secret de nos prétendus sages!
Toujours prêts à braver le sort et ses orages;
Et, malgré leur constance et leurs mâles vertus,
Sous le moindre revers demeurant abattus.
Forts contre le danger dont ils n'ont rien à craindre,
Tremblans devant les maux qui peuvent les atteindre,
On les voit, tour à tour, orgueilleux et surpris,
Insulter la fortune ou jeter les hauts cris.
Est-ce donc là, monsieur, cette philosophie
Qui nous aide à porter les chagrins de la vie?
Qui de ses feux divins éclairant notre cœur,
Calme nos passions, nous sauve de l'erreur,
Et sous un bon côté nous montrant toute chose,
Nous fait rire des maux que le sort nous impose.
Oh! vous n'êtes pas sage, et vous devez quitter
Un nom que la raison vous défend de porter.

LE BARON.

Ah corbleu! je saurai vous prouver ma sagesse,
En fuyant ce Paris funeste à la jeunesse;
Ce Paris où Volmère, en ces lieux, chaque jour,
Sous le titre d'ami vous parlerait d'amour;
Ce Paris où jadis... Vous le savez, madame,
Ni les grandeurs, ni l'or ne sont rien pour mon âme:
Jamais l'ambition ne m'a fait faire un pas,
Et je perdrais mes biens que j'en rirais tout bas.
Mais un autre revers ne me ferait point rire;
Ma résignation ne saurait y souscrire!
Aussi, quand j'aurai vu le comte, sans retard
Nous songerons, madame, aux apprêts du départ.

LA BARONNE.

Soit.

LE BARON.

Et n'espérez pas que ma bonté diffère.

LA BARONNE.

Non.

LE BARON.

Vous savez trop bien que j'ai du caractère.

LA BARONNE

Oui.

LE BARON.

Rien dans ce pays ne peut me retenir,
Et quand même le duc....

LA BARONNE.

Paix, je le vois venir.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE DUC.

LE DUC, *avec dépit.*

Je ne puis concevoir cette faiblesse étrange!.....
(*en riant*)
Baronne, j'en suis sûr, vous connaissez Dolange?

LA BARONNE,

Dolange!

LE BARON, *étonné.*

Qu'est-ce encor?

LA BARONNE.

Dolange m'est connu;
C'est l'ami de mon frère et tantôt je l'ai vu.

LE DUC.

Je m'en doutais.

LA BARONNE.

Comment?

LE DUC, *avec bonté.*

Votre âme confiante,
A parlé devant lui d'une place vacante;
Et pour avoir le poste au vicomte promis,
Dolange fait agir ses plus puissans amis.

LA BARONNE, *à part.*

Ah! mon frère, mon frère!

LE DUC.

En vérité, baronne,
Tant de légèreté de votre part m'étonne.
Tantôt même, en ces lieux, je vous ai fait sentir
Que l'indiscrétion conduit au repentir;
Que, parmi ces secrets, errans de bouche en bouche,
Chacun saisit celui dont l'intérêt le touche;
Et que, dans ses projets, l'indiscret traversé
Au but qu'il se propose est toujours devancé.
Vous allez cependant, sans que rien vous arrête....

LE BARON.

Il ne lui manquait plus que d'être une indiscrète!

LE DUC.

Le chevalier Dolange a plus d'un noble appui;
Une illustre princesse intercède pour lui;

Et, sans doute, trompant les efforts de mon zèle,
L'ambassadeur craintif va se tourner vers elle.
Vous seule du vicomte aurez déçu l'espoir,
Par un aveuglement qu'on ne peut concevoir;
Car l'amitié, le sang et la reconnaissance
Vous faisaient une loi de garder le silence.

LE BARON, *à sa femme.*

Vous ne répondez rien?

LA BARONNE.

Que répondre!

LE DUC, *riant.*

Il faudra
Vous fuir dorénavant lorsque l'on parlera.

LE BARON.

Cette précaution deviendrait inutile;
Dès ce soir, monseigneur, nous quittons cette ville.

LE DUC.

Vous partez.

LE BARON.

Sans délai.

LE DUC.

Mais ce brusque dessein....

LE BARON.

Je ne remettrais pas mon voyage à demain.

LE DUC, *avec grâce.*

En vérité, baron, ceci me contrarie?
Un léger différent dans les cours d'Italie
Veut que nous envoyons un négociateur;
Et je vous destinais cette haute faveur.

LE BARON, *stupéfait.*

A moi !

LE DUC, *avec bonté.*

Je sais combien là-bas on vous estime ;
Et la tendre amitié qui pour vous tous m'anime,
M'inspirait le dessein de vous faire obtenir
Un poste si facile et si noble à remplir ;
Mais puisque vous partez, sans tarder davantage....

LE BARON.

Je puis à la rigueur retarder mon voyage.

LE DUC, *riant.*

L'affaire, avant un mois, ne peut se décider.

LE BARON.

Pendant deux, s'il le faut, je puis le retarder.
La faveur qu'on me fait est trop considérable....
(*à part.*)
La baronne après tout ne peut être coupable ;
Par son honneur présent le passé m'est connu,
Et l'avenir enfin.... n'est pas encor venu.
(*haut, avec humilité.*)
Je consens, monseigneur, à cette grâce insigne ;
Et mon zèle et mes soins sauront m'en rendre digne.

LE DUC, *riant.*

Si vous étiez pourtant trop pressé de partir.

LE BARON.

Je ne partirai point, je dois vous obéir !
(*à la baronne.*)
Allons, ma chère amie, embrasser votre père.
Que je me réjouis de ce retour prospère !

LA BARONNE, *avec ironie.*

Jamais vers la faveur vous ne fîtes un pas !

LE BARON.

Elle vient me trouver, je ne la cherchais pas;
Je me livre à mon sort.

LA BARONNE.

Voilà mon philosophe!
Tous nos sages du jour sont de la même étoffe.
(*ils sortent.*)

SCÈNE III.

LE DUC, ensuite GERBOIS.

LE DUC.

Rendons-nous à la cour; voici l'instant heureux,
Qui de mon vieil ami va combler tous les vœux;
Car en vain le marquis, dans sa haîne, s'oppose
Au but tout glorieux que mon cœur se propose !
L'heure presse, hâtons nous; et que mon amitié.....
(*Gerbois entre.*)
Ce rapport?

GERBOIS.

Le voici.

LE DUC.

N'a-t-on rien oublié ?
(*l'examinant.*)
Non !.. ses vertus, sa gloire, un seul instant ternie!
(*Il tourne le feuillet et aperçoit l'épître du vicomte*)
Ses remords.... mais que vois-je?... épître à Célénie!

Eh! comment se fait-il?... du château d'Erlonval!...
Ma fille!... il se pourrait!... par quel hasard fatal?...
Quel est l'audacieux?... Soligny! quel mystère?...
(*parcourant l'épître.*)
L'imprudent, à ma fille, hélas! a trop su plaire.
Et ces fleurs.... elle vient....

SCÈNE IV.

LE DUC, CÉLÉNIE, *accourant étourdiment.*

CÉLÉNIE.

Ah! c'est un grand bonheur!
(*avec une révérence.*)
Et je vous trouve enfin.... Pardonnez, monseigneur,
Si, dans ses longs travaux, troublant votre excellence,
Je viens lui demander un moment d'audience;
Mais ce qui me conduit l'intéresse, entre nous;
Car c'est pour mon bonheur....

LE DUC, *sévèrement, et toujours occupé de l'écrit.*

Parlez, que voulez-vous?

CÉLÉNIE.

Oh! quel accueil glacé! vous traitez votre fille
Comme un solliciteur qui n'a point d'apostille.

LE DUC.

Célénie, approchez.

CÉLÉNIE.

Mon père, me voilà....
Mais vos yeux courroucés....

LE DUC, *lui présentant l'épître.*

Connaissez-vous cela?

CÉLÉNIE, *à part.*

Ah, mon dieu !

LE DUC, *sévèrement.*

Pour l'instant, je n'ai rien à vous dire ;
L'intérêt d'un ami loin de ces lieux m'attire !
Vous vous rendrez ici, lorsque je reviendrai.
N'y manquez pas surtout !

CÉLÉNIE.

Mon père, j'y serai.

LE DUC.

Donnez-moi cette fleur ?
(*elle la lui donne en rougissant.*)

CÉLÉNIE.

Si vous vouliez m'entendre...-

LE DUC.

Il suffit.
(*il sort.*)

CÉLÉNIE, *à part.*

Au bonheur je ne dois plus prétendre !

SCÈNE V.

CÉLÉNIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Le sort me favorise, et quand je vous revoi.....

CÉLÉNIE.

Il ne m'est plus permis de vous entendre !

LE VICOMTE.

Eh ! quoi ?
Vous pleurez, Célénie, et votre voix sévère....

CÉLÉNIE, *avec des sanglots.*

Le duc a votre épître, et sait tout le mystère.
(*elle sort.*)

LE VICOMTE.

Il est donc vrai, grand dieu ! Dolange ! il me trahit.....

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, VOLMÈRE, *très-agité.*

LE VICOMTE.

Ah, Volmère ! accourez ; vous me l'aviez prédit :
L'indigne chevalier, trompant ma confiance,
Me ravit le bonheur et jusqu'à l'espérance.

VOLMÈRE.

Je le craignais, vicomte ! et vois avec douleur
Qu'une telle leçon vous coûte le bonheur ;
Mais avant d'attacher à son nom l'infamie,
Juste prix du parjure et de la félonie,
Voyez bien si Dolange a seul pu vous trahir.
Sans doute, en bien des mains, vos vers ont dû courir !

LE VICOMTE.

Non ; et ma vanité, craignant les perfidies,
De ces vers malheureux n'a pas fait.... dix copies.
Dorival, Daiglemont, de Lorris, Saint-Albin,
Nelci, Raymond, Forbel, tous mes amis enfin,

Ont voulu les avoir, j'ai dû les satisfaire;
Mais je connais trop bien leur noble caractère !
Ce sont de vrais amis, et mon cœur est certain....

VOLMÈRE.

Vous connaissiez aussi Dolange, ce matin !

LE VICOMTE.

Mais vous qui l'accusez, venez-vous le défendre?

VOLMÈRE, *avec inquiétude.*

Ce n'est pas mon projet : j'accours pour vous apprendre
Que le pardon du comte est une illusion,
Et qu'il ne saurait trop, avec précaution,
Pour fuir tous les regards, rester dans cet asyle,
Où l'on n'osera point chercher son domicile.
Vous connaissez l'espoir de ses fiers ennemis....
Peut-être s'il allait se montrer dans Paris !
Si l'on savait....

LE VICOMTE.

Qui peut pénétrer ce mystère?
Je ne l'ai, cette fois, révélé qu'à Volmère.

VOLMÈRE.

Vous me connaissez trop; mais un mot imprudent,
Le hasard.... je ne sais...

LE VICOMTE.

Silence, on nous entend !

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LE BARON.

LE BARON, *à lui-même.*

Je vais donc à mon tour occuper une place !

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! c'est ce monsieur, dont l'insolente audace...

VOLMÈRE, *vivement.*

Vons ne connaissez pas cet étranger ?

LE VICOMTE.

Mais, non.

VOLMÈRE, *bas.*

Eh ! c'est votre beau-frère !

LE VICOMTE.

Il se pourrait ?... baron !
Je vous revois enfin, et mon âme charmée....

LE BARON, *froidement.*

Monsieur....

LE VICOMTE, *vivement.*

Vous méritez la haute renommée
Qui vous a précédé jusqu'à Paris !

LE BARON.

Eh quoi !
Vous qui, tantôt ici ?...

LE VICOMTE.

De grâce ! embrassez-moi.

(*à Volmère.*)

Monsieur, comme un Français entend la raillerie.

LE BARON.

Comment ?

LE VICOMTE.

Oui, j'éprouvais votre philosophie !

LE BARON.

Là ! je m'en suis douté !

LE VICOMTE.

Ma parole d'honneur,
Vous êtes un vrai sage !

LE BARON, *à part.*

Il vaut mieux que sa sœur.

LE VICOMTE, *avec chaleur.*

On m'avait tant vanté cette raison sublime,
Qui de tous les Romains vous a valu l'estime ;
Ma sœur m'avait tant dit que, sans vous ébranler,
Vous verriez devant vous l'univers s'écrouler,
Pareil à ce mortel, ce sage plein d'audace,
Justum et tenacem, dont parle votre Horace,
Que j'ai voulu moi-même éprouver à l'instant
Si le premier revers.... Baron, je suis content !
Comme un grand philosophe enfin je vous admire !...
Et mon ami Volmère est là pour vous le dire.

LE BARON.

Volmère ! ah ! c'est monsieur ? Vicomte, il me paraît
Que la plaisanterie a du vrai.

LE VICOMTE, *à part.*

Qu'ai-je fait ?

LE BARON.

Je suis sage, monsieur, mais ne suis point bonhomme.
Je conserve à Paris mes usages de Rome;
Et monsieur voudra bien ne plus paraître ici,
Tant que madame et moi nous y viendrons aussi.

VOLMÈRE.

Monsieur, un tel langage est fait pour me surprendre.

LE BARON.

Ce langage est le mien et vous devez l'entendre.

VOLMÈRE.

Si je n'étais plus calme et plus sage que vous.

LE BARON.

Je crains votre présence et non votre courroux;
Monsieur m'a tout conté.

VOLMÈRE, *au vicomte avec indignation.*

Quoi, vous avez pu dire?

LE VICOMTE.

Mais!

LE BARON.

Vous m'avez compris, cela doit vous suffire.

VOLMÈRE.

J'espère qu'à son tour....

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DOLANGE.

DOLANGE, *à Volmère.*

Je vous trouve à propos,
Pour me plaindre, monsieur, d'un perfide propos

Que vous avez tantôt, si j'en crois le vicomte,
Assez imprudemment répandu sur mon compte;
A vous croire, je suis hypocrite, sans foi,
Et même l'amitié doit tout craindre de moi.

VOLMÈRE, *au vicomte du ton du reproche.*

Comment! vous avez dit?...

DOLANGE.

Que votre voix le nie!
Ou rendez-moi raison de cette calomnie;
Mon honneur outragé....

LE VICOMTE, *passant au milieu d'eux.*

C'en est trop; et je vois
Ce que l'honneur aussi doit attendre de moi.
(*avec étourderie.*)
Baron, je vous l'ai dit : une innocente ruse
A produit en ce jour l'erreur qui vous abuse;
(*avec force.*)
Et pour vous, chevalier, dans cette trahison,
(*montrant Volmère.*)
Ce n'est pas lui, c'est moi qui vous ferai raison!

DOLANGE.

Vous?

LE VICOMTE.

Moi! tantôt Volmère, en son inquiétude,
N'avait que le soupçon, et j'ai la certitude.
Oui, vous m'avez trahi; le duc a, dans ses mains,
Ma lettre à Célénie; et je sais vos desseins.
Venez! si votre honneur doit punir une offense,
Mon amour outragé demande une vengeance!

(*prenant la main de Volmère.*)

Volmère, pardonnez! je puis être indiscret;
Mais de l'honneur du moins j'ai gardé le secret.

VOLMÈRE.

Avez-vous pu penser qu'en cette conjoncture,
Votre ami souffrirait....

LE BARON.

J'entends une voiture!

VOLMÈRE.

Cachons à tous les yeux ces pénibles débats.

DOLANGE, *montrant le vicomte.*

Monsieur, j'en suis certain, ne les cachera pas.

LE VICOMTE.

Sortons.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LA BARONNE.

LA BARONNE, *alarmée.*

Le duc revient, vicomte, et sa figure
D'un triste événement semble m'offrir l'augure.
Restez, c'est notre arrêt que nous allons savoir.

DOLANGE.

Vicomte! à mon hôtel vous pourrez me revoir.

VOLMÈRE.

(*à Dolange.*) (*à part.*)
Je vous suis; du ministre évitons la présence.
(*bas au vicomte.*)

Veillez sur votre père, on sait qu'il est en France.

(*Il sort.*)

LE VICOMTE.

Ciel!

LA BARONNE.

Quel trouble soudain s'est emparé de vous?

LE BARON.

Voici monsieur le duc!

SCÈNE X.

LE VICOMTE, LE DUC, LA BARONNE, LE BARON, ensuite LE COMTE.

LE DUC, *accablé.*

Non! le destin jaloux
Jamais d'un tel dépit ne pénétra mon âme.
Vous me voyez confus; une perfide trame
Renverse le succès où j'avais prétendu,
Et le pardon du comte est encor suspendu!

LE COMTE.

Terminons une lutte à votre honneur contraire;
Je reprends le chemin de la terre étrangère.

LE DUC.

Comte, que dites-vous? avez-vous dû penser
Qu'à servir un ami je pourrais renoncer!
Non, vous avez touché le sol de la patrie,
Et vous y resterez en dépit de l'envie!
Que deviendrait l'état, que deviendraient les lois,
Si quand l'intrigue frappe à la porte des rois,

La raison et l'honneur, dans leur timide zèle,
Lui cédaient le passage et fuyaient devant elle?
Cependant.... mon devoir, mon respect pour la cour
Exige qu'à l'instant vous quittiez ce séjour;
Non loin de cet hôtel, une maison tranquille,
Celle d'un vieux parent, vous servira d'asile;
Une voiture est prête et vous y conduira;
Le baron moins connu vous accompagnera:
Et ce soir, vos enfans, dans l'ombre et le mystère,
Iront vous visiter sous ce toit solitaire.

LE COMTE.

Je m'abandonne à vous, ami trop généreux!
Mais vous ne rendrez pas mon sort moins rigoureux;
Un seul espoir me reste; écoutez ma prière!
A ma fille, à mon fils, daignez servir de père.
Le vicomte à vos vœux se montrera soumis;
Son cœur est excellent, il fut toujours bon fils;
Mais je dois éclairer ici votre prudence:
Il aime votre fille! et, de cette alliance,
Quand le malheur me tient encore sous sa loi,
Le désir deviendrait un outrage pour moi.
J'ai promis de parler, et je tiens ma promesse,
Mon fils! de votre cœur surmontez la faiblesse.
L'honneur est un obstacle à des liens si doux:
Au sort de Célénie il faut un autre époux;
Ses attraits, ses vertus et le rang de son père,
Ne peuvent s'allier avec notre misère;
Et quand même le duc y voudrait consentir,
Ma vertu sur ce point ne peut jamais fléchir!

LE DUC.

Votre fils, mon cher comte, a toute ma tendresse;

Et je veux devenir l'appui de sa jeunesse.
Ce n'est pas le moment de nous entretenir
D'un projet dont mon cœur aurait pu s'applaudir ;
Et qui tantôt peut-être encor... L'heure s'avance !
On ne soupçonne pas que vous soyez en France ;
Vous pouvez, sans danger, sortir de cet hôtel.

LA BARONNE, *à part.*

Ce départ, à mon cœur, cause un effroi mortel.

LE COMTE.

Adieu !

LE VICOMTE.

Mon père !

LE COMTE.

Adieu !

LA BARONNE, *au baron.*

Baron ! je vous confie....

LE BARON.

C'est un dépôt sacré ; j'en réponds sur ma vie.

(*Il sort avec le comte.*)

SCÈNE XI.

La Baronne.

~~LE BARON~~, LE DUC, LE VICOMTE.

LE DUC.

Vous vous taisez, vicomte ! et restez tout confus,
En voyant votre amour et vos projets déçus ;
Vous l'avez mérité, lorsque votre imprudence
Osait porter le trouble au cœur de l'innocence ;

Et trahissant les lois de l'hospitalité,
D'une mère crédule abusait la bonté.

LE VICOMTE.

Croyez, monsieur le duc, qu'un sentiment sincère.....

LE DUC, *avec bonté.*

Si j'en avais douté, je serais plus sévère!
Hélas! en ce moment, le regret de mon cœur,
C'est de ne plus pouvoir faire votre bonheur;
Le chevalier Dolange a demandé ma fille....

LE VICOMTE, *à part.*

Le perfide!

LE DUC.

Et le nom, le rang de sa famille,
Joints à tout l'intérêt qu'on lui porte à la cour,
Me font presque un devoir d'écouter son amour;
Si vous m'eussiez plutôt confié votre flamme,
J'aurais comblé vos vœux et de toute mon âme.

LA BARONNE, *à part.*

Il me surprendrait fort, si, par la même erreur,
Son indiscrétion n'eut causé son malheur!
Mais quel bruit?...

LE DUC.

Qui peut donc?...

LE VICOMTE.

Quoi! le baron?....

LA BARONNE, *inquiète courant à lui.*

Lui même!

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LE BARON.

LE BARON.

Mes amis, monseigneur, ma douleur est extrême!

LA BARONNE.

De quel malheur soudain êtes-vous accablé?

LE BARON.

On arrête le comte!

LE DUC, *à la baronne, avec véhémence.*

Ah! vous avez parlé!

LA BARONNE.

(*vivement.*)
Qui?... moi...! moi!... vous croyez?...

LE VICOMTE.

L'injustice est trop forte!
Apprenez.... (*La baronne fait un mouvement très-prononcé, pour lui imposer silence.*)

LE BARON.

De l'hôtel nous franchissions la porte,
Lorsque deux inconnus qui semblaient le guéter,
Soudain, au nom du roi, sont venus l'arrêter.

LE VICOMTE, *à part.*

O Volmère!

LE DUC, *à la baronne.*

Ainsi donc, trahissant la nature!
Trahissant l'amitié!....

LE VICOMTE, *suppliant.*

Monseigneur!

LE DUC, *vivement à Gerbois.*

Ma voiture!

Sauvons, sauvons d'abord ce vieillard généreux;
Le reproche viendra quand ils seront heureux!

(*Il sort avec le baron.*)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LE VICOMTE.

LA BARONNE.

Eh bien! mon frère, eh bien! voilà donc votre ouvrage!
On arrête mon père; on l'entraîne, à son âge!...
Ah! je me flatte au moins qu'en cette occasion,
Vous voyez le danger de l'indiscrétion.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LE VICOMTE.

Je suis anéanti! quoi! lui-même?.... Volmère!..
Mon conseil! mon ami! que j'aimais comme un frère!
Et qui même tantôt.... à qui donc désormais
Pourra-t-on, sans danger, confier ses secrets?

(*Il sort, accablé.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

LE DUC, DOLANGE.

LE DUC.

Non, Dolange, à vos vœux je ne saurais me rendre;
Et vous ne devez plus à ce poste prétendre.
Puisque l'ambassadeur s'en rapporte à mon choix,
La place est au vicomte; il a les premiers droits:
J'ai promis.

DOLANGE.

Soligny, de cet honneur insigne,
Et de votre faveur en tout me paraît digne,
Monseigneur; cependant, à ne vous rien cacher,
Il est un grand travers qu'on peut lui reprocher:
Près d'un ambassadeur, le moindre secrétaire,
Des projets d'un pays étant dépositaire,
Un seul mot imprudent, des plus hauts intérêts,
Peut souvent compromettre et trahir le succès.
Et jamais Soligny, dont j'aime la noblesse,
La franchise, l'esprit.... ne vaincra la faiblesse,
Qui lui fait divulguer quelquefois, malgré lui,
Et son propre secret et le secret d'autrui.

LE DUC.

Mais vous vous abusez: ce fatal caractère,
Est celui de la sœur et non celui du frère.

DOLANGE.

Je puis sur un tel point éclairer monseigneur;
C'est le travers du frère et non pas de la sœur.

LE DUC.

Quoi! lorsque la baronne à mes yeux confondue,
S'accusait...

DOLANGE.

Monseigneur, sa vertu m'est connue;
Généreuse à l'excès, discrète sans efforts,
Pour servir le vicomte, elle accepte ses torts.

LE DUC.

D'aujourd'hui seulement je connais le vicomte!
Et l'on m'a toujours dit tant de bien sur son compte,
Que, parmi tous les soins dont je suis agité,
Je n'ai point pris le temps de voir la vérité.
Mais je veux la connaître! et, malgré ma promesse,
S'il faut que le vicomte, aveugle en sa faiblesse,
Abandonne son âme à cette lâche erreur,
Je rougirais encor d'être son protecteur.
Le comte est mon parent; et ma plus chère envie,
Est de pouvoir servir l'amitié qui nous lie;
Mais il est un ami, prodigue en ses bienfaits,
Dont il faut avant tout servir les intérêts;
Cet ami, c'est le prince! un ministre fidèle,
Au monarque d'abord doit compte de son zèle
Et ce serait trahir ses plus nobles desseins,
Que de les confier à d'imprudentes mains.

DOLANGE.

Du brillant Soligny le léger caractère,
A votre œil pénétrant ne pouvait se soustraire;

Et j'aurais dû peut-être, en ami plus discret,
Sur ce point à mon tour lui garder le secret.
Rival peu génereux, moi-même je m'accuse;
Mais que du moins l'amour soit ici mon excuse.
L'ardeur de posséder un bien si précieux,
Le respect.... Soligny s'avance vers ces lieux;
Souffrez que devant lui son rival se retire:
Après cet entretien que pourrais-je lui dire?

(*Il salue profondément et se retire; le duc le regarde sortir, avec un mépris très-marqué.*)

SCÈNE II.

LE DUC, ensuite LE VICOMTE.

LE DUC.

Eclaircissons le doute où je me vois plongé!

LE VICOMTE.

Ah! rendez l'espérance à mon cœur affligé;
Ou si le prince encor à nos vœux est contraire,
Laissez-moi partager la prison de mon père!
Je dois vous l'avouer; de la cour, monseigneur,
Je n'attendis jamais cette noble faveur;
Jamais le cœur des grands au malheur n'est propice;
La rigueur avec eux suit toujours la justice!
Et mon père, malgré tout le remords qu'il a,
Ne pouvait obtenir sa grâce...

LE DUC, *la lui présentant.*

La voilà.

LE VICOMTE.

Ciel!

LE DUC, *souriant, mais avec noblesse.*

Vous voyez, monsieur, par des preuves parfaites,
Que les grands ne sont pas si noirs que vous les faites.

LE VICOMTE, *baisant le papier avec transport.*

Oui, c'est lui ! le voilà, ce pardon désiré !
Tous mes vœux sont remplis : mon crime est réparé !

(*haut.*)

Pardonnez, monseigneur, un coupable murmure ;
La douleur a causé cette erreur que j'abjure ;
Et je veux....

LE DUC.

C'est assez ; le temps est précieux :
Allez briser les fers d'un père malheureux,
Et revenez ensemble au fond de cet asyle,

(*avec intention.*)

Recevoir les adieux d'un ami qui s'exile.

LE VICOMTE.

Ciel ! comment se fait-il ?

LE DUC.

Le comte le saura ;
De ma bouche, bientôt, lui-même l'apprendra.
Il faut que ce départ imprévu, nécessaire,
Pour la ville et la cour soit encore un mystère.
Il y va de ma gloire ! et, fort heureusement,
Votre sœur ne sait point ce secret alarmant.

LE VICOMTE.

Ah ! rendez mieux justice à cette sœur chérie !
Et que votre bonté....

LE DUC.

J'aperçois Célénie.
Allez chercher le comte....

LE VICOMTE.

Hélas ! de quel regret !..

LE DUC.

Hâtez-vous! et surtout gardez bien mon secret.

(*Le vicomte sort.*)

SCÈNE III.

LE DUC, CÉLÉNIE.

CÉLÉNIE, *timidement.*

En fille obéissante, à vos ordres soumise.....

LE DUC.

Approchez et parlez, ma fille, avec franchise.

CÉLÉNIE.

Pour rendre sur ce point mon cœur plus rassuré,
Daignez m'interroger, et je vous répondrai.

LE DUC.

D'après ce que j'ai vu, vous aimez le vicomte!

CÉLÉNIE.

A faire un tel aveu je ne sens point de honte ;
Je l'aime comme un frère ! En seriez-vous surpris,
Vous qui disiez tantôt : je l'aime comme un fils.
Au château d'Erlonval, quand je le vis paraître,
Un nouveau sentiment en moi se fit connaître.

LE DUC.

Avez-vous combattu ce penchant séducteur ?

CÉLÉNIE.

Et pourquoi le combattre ? il faisait mon bonheur.

LE DUC.

Mais l'honneur, Célénie, avait dû vous prescrire
De rendre cette épître et de ne point la lire.
Accepter un écrit des mains d'un imprudent,
C'est donner à sa flamme un fatal ascendant.

CÉLÉNIE.

Je ne l'aurais point lu, s'il n'eût été qu'en prose !
Mais des vers ? ce n'est pas, je crois, la même chose.

LE DUC, *riant, à part.*

Je n'ai rien à répondre ; et sa naïveté
Ne laisse aucun refuge à ma sévérité.

(*haut, avec bonté.*)

Pourquoi ne pas avoir appris à votre père ?...

CÉLÉNIE.

J'ai cru qu'il suffisait d'en parler à ma mère.

LE DUC, *avec la plus grande surprise.*

Elle vous a permis de porter ce bouquet ?

CÉLÉNIE, *rougissant.*

J'avais gardé pour moi la moitié du secret.

LE DUC.

Ah ! fort bien.

CÉLÉNIE.

A ses yeux je dévoilai mon âme ;
Et bien loin d'y trouver le reproche ou le blâme,
Je crus la voir sourire à ce doux sentiment ;
Elle fit du vicomte un éloge charmant.
Et j'allais lui montrer sa lettre, quand ma mère

Ajouta tout-à-coup, du ton le plus sévère :
» Je me flatte du moins que Soligny jamais
» Ne lira dans vos yeux vos sentimens secrets ;
» Et je l'estime trop, pour croire que lui-même
» Ose vous révéler... » Ma frayeur fut extrême :
Mon secret m'échappait ; je voulus le garder,
Craignant, en l'avouant, de nous faire gronder.
Cependant, d'une fleur empruntant le langage,
J'en fis d'un doux retour l'innocent témoignage ;
Et, depuis ce moment, des fleurs, chaque matin,
Vinrent, vous le savez, se placer à mon sein.

LE DUC.

Oui, vous vous en pariez, même malgré l'absence !
(*en riant.*)
C'était le souvenir?

CÉLÉNIE, *naïvement*

Non, c'était l'espérance !
Et ce matin encor je croyais au bonheur ;
Mais combien la duchesse a désolé mon cœur,
En m'annonçant l'hymen que mon oncle veut faire !
Je venais implorer votre appui tutélaire,
Je n'espérais qu'en vous ; et votre œil irrité
M'apprend que nul secours, hélas ! ne m'est resté.

LE DUC.

Chère enfant, la douleur où ton cœur s'abandonne,
Peut-être dès ce jour.... Mais voici la baronne;
Reprends cette gaîté qui sied à ta candeur ;
Mon désir le plus cher, n'est-ce pas ton bonheur?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LA BARONNE, LE BARON.

LE DUC, *à part.*

Voyons si le vicomte a gardé le silence.

LA BARONNE, *très-agitée*

Avant de vous parler de ma reconnaissance,
Permettez, monseigneur, que j'apprenne de vous
S'il est vrai que le sort vous réservait ses coups;
Et si mon cœur troublé peut croire à la disgrâce
Dont l'extrême rigueur vous frappe ou vous menace!

CÉLÉNIE.

Qu'entends-je?

LE DUC, *à part.*

Il a parlé!

LA BARONNE.

Le vicomte, à l'instant,
Vient de nous raconter ce revers étonnant;
Mais je ne puis y croire, et les traits de l'envie
Meurent près des vertus qui parent votre vie;
De mon frère on aura trompé la bonne foi;
Et par cette nouvelle...

LE DUC.

Il la tenait de moi.

CÉLÉNIE.

Grand Dieu!

LE BARON.

Se pourrait-il?

LE DUC.

Tantôt, à sa prudence,
Ici, de ce secret j'ai fait la confidence;
Et je devais penser... Baronne! par malheur,
Le frère serait-il moins discret que la sœur?
Quoi! j'exige de lui le plus profond mystère!
Et soudain....

LA BARONNE.

Avec moi pouvait-il donc se taire?
Ce n'est point sur ce trait que l'on peut le juger;
Tous les chagrins qu'il a, je dois les partager;
Et le coup imprévu, qui soudain vous accable,
Est un chagrin pour nous, d'autant plus véritable,
Qu'aux plus hautes faveurs vous étiez attendu,
Et que, pour nous servir, vous vous êtes perdu.

LE BARON, *à part.*

Il me semble étourdi de cette catastrophe.
(*haut.*)
Monseigneur! c'est l'instant d'être un peu philosophe...
C'est mon système à moi!

LE DUC, *riant.*

Mais, c'est le mien aussi.
Et dans ce changement je n'ai plus qu'un souci;
C'est de ne pas pouvoir, lorsque mon crédit cesse,
Vous donner une place et tenir ma promesse.

LE BARON.

Eh quoi! parmi les grands, vous n'auriez plus d'amis

LE DUC, *gaîment.*

Je tombe; cet espoir ne peut m'être permis!
Il faut se résigner.

LE BARON, *à part.*

Ce nouveau coup m'assomme !

(*haut à la baronne.*)

Préparez-vous, madame, à repartir pour Rome.
Volmère !

LE DUC.

Que veut-il ?

SCÈNE V.

Les Mêmes, VOLMÈRE.

VOLMÈRE.

Vous dévoiler ses torts !
Vous montrer sa douleur, je dirai ses remords.

LA BARONNE.

Qu'entends-je ?

VOLMÈRE.

Du malheur qui vous frappe, baronne,
Que votre désespoir n'accuse ici personne ;
C'est moi qui, pour servir mes vœux et mon amour,
Du comte que j'honore ai trahi le retour.

LE DUC.

Quoi ? c'est vous !...

VOLMÈRE.

Je savais cet important mystère !
Le hazard me l'apprit ; et j'aurais su me taire,
Si l'amour d'Amélie et son mortel chagrin
N'eussent pas arraché ce secret de mon sein ;
Eh ! qui peut résister à ce charme suprême

D'ouvrir son âme entière à la femme qu'on aime,
Et d'y laisser puiser, au gré de son désir,
Le secret de la peine ou celui du plaisir.
Amélie, espérant, au fond d'une retraite,
Pouvoir aussi garder, heureuse et satisfaite,
Ce père que son cœur brûle tant de revoir,
Au marquis d'Orbevil a montré son espoir;
Et, sur quelques refus, tant sa peine était grande!
Elle a cru d'un exemple appuyer sa demande;
Elle a parlé du comte; et, sur votre bonheur
Voulant fonder le sien.... quelle était son erreur!
Le marquis d'Orbevil, dans sa haine implacable,
A soudain préparé le coup qui vous accable.
Mais quand elle a trahi vos plus chers intérêts,
La douleur d'Amélie égale mes regrets;
Ces regrets sont amers! et si j'ose, madame,
Malgré le trouble affreux qui règne dans mon âme,
Paraître devant vous et devant monseigneur,
C'est que mon sort cruel me laisse encor l'honneur,
Et que je viens, montrant ma faiblesse imprudente,
Eloigner tout soupçon d'une tête innocente!

LE DUC, *avec bonté.*

Le comte obtient sa grâce, et tout est réparé.

VOLMÈRE.

Ah! de quel poids affreux je me sens délivré!
Mais qui réparera la disgrâce cruelle,
Dont Soligny, là bas, m'a donné la nouvelle?

LE DUC.

Soligny vous a dit!...

VOLMÈRE.

Que l'état aujourd'hui
De vos rares talens allait perdre l'appui.

LE DUC.

Ah!

VOLMÈRE.

Et que, dès ce soir, vous quittiez cette ville,
Pour aller dans les champs vivre heureux et tranquille.

LE DUC.

Baronne, faudra-t-il le juger sur ce trait?

LA BARONNE.

Pour un ami d'enfance a-t-on quelque secret?

LE DUC.

Les amis, les parens!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, GERBOIS, DOLANGE.

GERBOIS.

Les chefs du ministère,
Au nom des employés dont vous étiez le père,
Désirent, monseigneur, avant votre départ,
Pouvoir vous assurer combien ils prennent part
Au malheur....

LE DUC.

Quoi! l'on sait...

GERBOIS.

Monseigneur, tout le monde
Du nouveau changement s'entretient à la ronde;
Au revers qui vous frappe on vous dit résigné;

Et votre successeur est déjà désigné.
Pourrai-je faire entrer ces messieurs?

LE DUC.

Non, de grâce;
Mais de qui tiennent-ils que je suis en disgrâce?

GERBOIS.

De monsieur le vicomte...

LE DUC.

Il se pourrait! comment?...

GERBOIS.

Au suisse de l'hôtel il l'a dit en passant.

LA BARONNE, *à part.*

Je perdrai, je le vois, mon temps à le défendre.

LE DUC, *à la baronne.*

Hé bien, pour le juger, faut-il encore attendre?

GERBOIS.

Ces messieurs....

LE DUC.

Je ne puis leur parler aujourd'hui.
(*à Dolange.*)
Chevalier, j'en conviens, vous l'emportez sur lui.
Le vicomte, trop franc en son étourderie,
N'aurait pas vos talens pour la diplomatie.
Il vous cède l'emploi.

DOLANGE.

Quand vous comblez mes vœux,
Je ne le rendrai point doublement malheureux.
Et pour lui je renonce à ce doux hyménée,
Qui devait embellir toute ma destinée.

Je cède à son amour ce précieux trésor,
Et je vais loin de vous....

LE DUC, *avec un regard pénétrant.*

Non, demeurez encor;
Demeurez, chevalier! je vois que l'homme en place
Ne connaît ses amis qu'au jour de la disgrâce;
Et vous saviez la mienne, à ce qu'il me paraît.

LE BARON.

Voici, je crois, le comte avec notre indiscret.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, LE COMTE, LE VICOMTE.

LA BARONNE, *allant au devant du comte.*

Ce beau jour à jamais vous rend votre famille!

LE COMTE, *courant au duc.*

Ce jour est pour mon cœur le plus triste, ma fille.
Qu'ai-je appris, noble duc? votre tendre amitié,
Pour adoucir mes maux, a tout sacrifié:
Fortune, honneur, crédit, par moi tout vous échappe.
Le destin me sourit, et sa rigueur vous frappe.
Ah! jamais le malheur, qui me suit en tous lieux,
Sous des traits plus cruels ne s'offrit à mes yeux.

LE DUC.

Calmez, mon digne ami, votre douleur amère.

LE COMTE.

Après votre disgrâce....

LE DUC.

Elle est imaginaire !

(*mouvement.*)

LA BARONNE.

Comment ?

DOLANGE, *à part.*

Ah maladroit !...

LE DUC.

Oui, sans doute : à la cour,
La faveur, trop souvent, ne dure pas un jour !
Toutefois, sous un prince ami de la justice,
Notre sort ne saurait dépendre d'un caprice.
Parmi les soins nombreux qui fatiguent les rois,
Leur vigilante ardeur s'affaiblit quelquefois ;
Mais lorsque l'équité d'un bon prince sommeille,
Le cri de l'innocent aisément la réveille.
Venir vous arrêter jusque dans mon hôtel,
C'était trahir l'auteur d'un complot criminel.
En apprenant l'asile où l'amitié propice
Semblait de votre erreur se déclarer complice,
Le fougueux d'Orbevil, de mon crédit jaloux,
Déjà s'était flatté de me perdre avec vous ;
Déjà dans ses discours affectant un faux zèle,
Il me peignait au roi comme un sujet rebelle !
J'arrive, et de l'accent que tient la vérité,
De l'honneur qu'on outrage et de l'humanité,
Je déroule aux regards du prince qui m'écoute,
Des projets du marquis la ténébreuse route.
Je peins l'inimitié qu'il porte à votre nom,
Ses débats de famille avec votre maison ;
Je rappelle les droits que le repentir donne,

Vos talens, vos respects acquis à la couronne,
Votre âge, vos vertus et votre long malheur...
Le prince m'entendait, je parlais à son cœur!
Et lorsque j'ajoutai : « Sire, heureux de vous plaire,
» J'acceptai le pouvoir que donne un ministère;
» Mais d'entre mes mains, sire, il faut le retirer,
» S'il ne peut me servir à vous faire adorer. »
Le monarque, à ces mots, en détournant la vue,
Signa votre pardon, d'une main toute émue,
Et me dit, en prenant un air plus affermi :
« Je vois que mon ministre est aussi mon ami. »

LE COMTE.

Mes enfans, livrons-nous à toute notre ivresse !

LE VICOMTE, *gaîment.*

Monseigneur, je le vois, riait de ma faiblesse,
Quand il me confiait avec précaution...

LE DUC, *sévèrement.*

Non, monsieur; j'éprouvais votre discrétion.
Je vous en félicite ! et l'état peut, je pense,
De ses plus grands secrets vous faire confidence.
Vous les gardez, vicomte, avec le plus grand soin;
Et votre sœur est là pour en être témoin.

LE VICOMTE, *surpris.*

Ah! ma sœur a parlé!

LE DUC, *galamment.*

Pardonnez-moi, baronne;
Et que tout votre sexe, avec vous, me pardonne !...
(*à Dolange.*)
Quant à vous, Chevalier....

DOLANGE.

De vos rares vertus,
Croyez bien que mon cœur...

LE DUC, *avec dignité.*

Je ne vous retiens plus.

DOLANGE.

Monseigneur !...

LE DUC.

Qu'à son gré l'ambassadeur prononce
(*montrant le vicomte.*)
Sur cet emploi vacant, auquel monsieur renonce ;
Vous pouvez près de lui chercher un protecteur ;
Je crains un indiscret, je hais un délateur !
(*Dolange sort.*)
D'ambitieux pareils ce bas monde fourmille !
(*au vicomte.*)
Qu'on lui donne l'emploi.... je vous garde ma fille....

CÉLÉNIE.

Ah ! mon père!...

LE VICOMTE.

Faut-il croire à tant de bonheur ?

LE COMTE.

Je ne puis....

LE DUC.

Mon ami, montrez moins de rigueur :
J'ai pour ces nœuds charmans l'aveu de la princesse,
Et le consentement surtout de la duchesse.
Nous ferons cet hymen, lorsque notre indiscret
Aura prouvé qu'il sait mieux garder un secret !....
A mon cercle, Volmère, amenez Amélie.

LE BARON.

J'ai hâte, monseigneur, de revoir l'Italie.

LE DUC, *riant.*

Vous serez satisfait.

LE VICOMTE.

Ainsi, votre bonté
A rendu ma famille à la félicité.
Et, loin de me punir d'un travers déplorable,
De nouvelles faveurs cette bonté m'accable.
Désormais, monseigneur, on me verra jaloux
De mériter mon sort, d'être digne de vous ;
Et, surmontant l'écueil d'un fatal caractère,
J'apprendrai de ma sœur l'art de savoir se taire.

LE DUC.

Un semblable travers ne peut céder qu'au temps ;
Et pour vaincre, il faudra vous combattre long-temps.
Mais il faut, dès ce jour, monsieur, avec constance,
A ce penchant si doux opposer résistance ;
Car, pour un cœur doué de quelqu'ambition,
Le pire des défauts, c'est l'indiscrétion.

FIN.

OCT - 1 1943

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 306 1